

R.



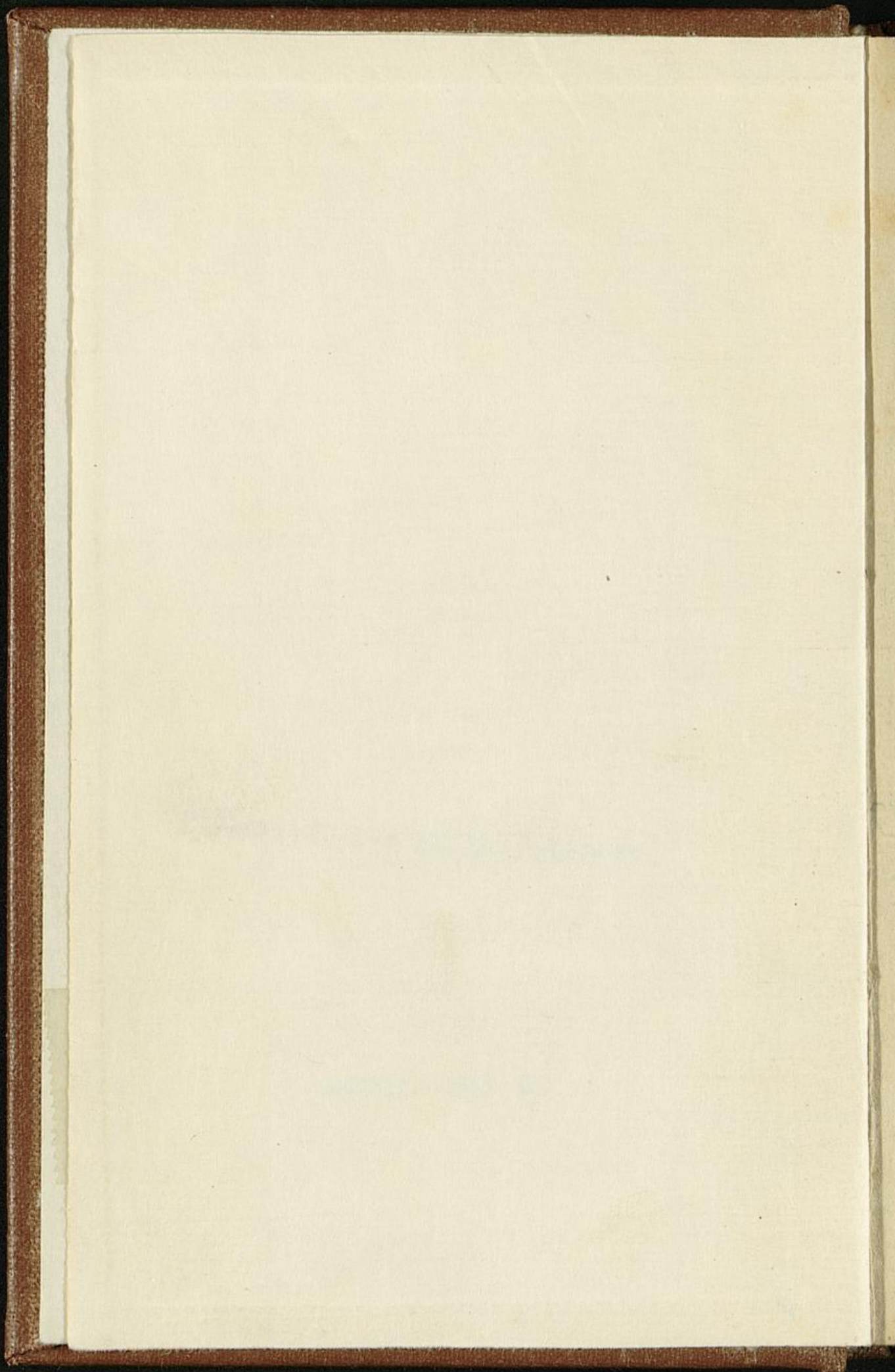
**Nicht ausleihbar**

+4020 063 01

✓









2

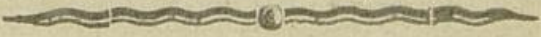
A B R É G É  
D E S R È G L E S  
D E  
L'ART ORATOIRE,

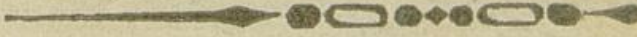
SUIVI DE DEUX DISCOURS  
*Destinés à fournir des exemples aux règles.*

Rédigé et mis en ordre pour la commo-  
dité du maître et des élèves,

751 11817  
Par J. B. DAULNOY,

*Professeur au Lycée de Dusseldorf.*

  
C H È Z L A U T E U R.

  
1 8 0 9.





P. n. R. 14  
✓

A B R E G E

D E S R E G L E S

D E

L'ART ORATOIRE,

SUIVI DE DEUX DISCOURS

Destinés à fournir des exemples aux règles,

théoriques et mis en ordre pour la commo-

dité de maître et des élèves,

PAR J. B. DAUENOT,

Professeur au Lycée de Düsseldorf.

CHEZ LAUTERBACH





## P R É F A C E.

Ce petit ouvrage destiné à donner aux Rhétoriciens une connoissance élémentaire des règles de l'*Art oratoire*, n'est que la partie fixe et essentielle de l'enseignement; c'est la base de l'édifice, c'est un germe éclos; mais les embellissements doivent se développer progressivement dans l'instruction, et c'est aux élèves à provoquer par une culture favorable et constante, l'apparition, la maturité des fruits.

Dans quelques Rhétoriques; un exemple détaché suit immédiatement chaque règle; sans blâmer ceux qui suivent cette méthode, j'ai préféré joindre aux règles deux discours choisis; je crois en effet que l'art oratoire se communique mieux par un bel ensemble, que par des morceaux décousus. Ici, on tatonne pour fixer son



gout; là, on s'inocule imperceptiblement un bon  
gout, quand le modèle est digne d'être imité.  
Le langage élégant, pur, fleuri du panégyriste;  
l'éloquence mâle, serrée, méthodique du pré-  
dicateur, ne peuvent avoir sur des Rhétorici-  
ens, qu'une influence extrêmement avanta-  
geuse: Fléchier et Bourdaloue font honneur au  
siècle d'or de la littérature française.

Les omissions et quelques petits changements  
que j'ai faits dans les discours, ne méritent pas  
la peine qu'on en parle.



# ABRÉGÉ

DES RÉGLES

## DE L'ART ORATOIRE.

Nous appellerons la *Rhétorique*, l'art d'arriver, à l'aide des charmes du discours, au but qu'on se propose d'atteindre. Le mot *charmes* signifie ici des attraits qui plaisent, aussi bien qu'une force qui entraîne.

S'il s'agissoit de cette éloquence, dont la nature se plait quelquefois à gratifier des êtres privilégiés, nous dirions que c'est *l'heureux talent d'arriver* etc. Enfin si par le mot de Rhétorique, on vouloit parler de l'enseignement dont elle est l'objet, on la définiroit: *la collection des préceptes de l'art d'arriver* etc.

On réduit à trois articles principaux toutes les règles qui concernent cet art: les premières regardent l'Invention; les secondes, la Disposition; les troisièmes, l'Elocution.

### A INVENTION.

L'Invention ayant pour objet de trouver les



pensées et les raisonnements qui mènent au but qu'on se propose d'atteindre, cette première partie doit peu se laisser diriger par des règles. Elle dépend des faveurs de la nature, ou résulte du travail, de la science, et de l'expérience. Il suffit donc de la nommer; car l'homme pense, et dès-lors il trouvera de lui-même, si son intérêt le seconde, les voies qui le mèneront à son but. Les anciens rhéteurs nommoient *Lieux Communs*, ces sources où il falloit artistement chercher à puiser ce qui déjà se trouve en nous, dès que nous pensons. Voici le nom des principaux: <sup>1</sup> la Définition, ( 18. 34. \* ) <sup>2</sup> l'Énumération ( 5. 13. 39. ), <sup>3</sup> la Similitude ( 2. 88. ), <sup>4</sup> la Dissimilitude ( 72. 76. ), les <sup>5</sup> Contraires ( 38. 51. ), <sup>6</sup> la Comparaison ( 11. 35. ), <sup>7</sup> les Circonstances ( 56. 82. ), etc.

Qu'il nous suffise d'observer que la Définition doit être claire, courte et entière. — L'Énumération s'appelle, tantôt *Explanation*: alors elle détaille les circonstances, les qualités, les propriétés d'une chose;

---

\*) Ces chiffres indiquent l'alinéa des discours, où se trouvent des exemples convenables à l'objet dont il est question.



tantôt *Distribution*: celle-ci, rassemblant dans un seul tableau les traits essentiels, les étale l'un après l'autre; tantôt *Accumulation*: c'est celle qui entasse, pour ainsi dire, mots sur mots, pensées sur pensées, afin de nourrir le discours et de lui donner plus d'abondance. — On remarquera que dans la Similitude, les deux objets rapprochés doivent être de nature différente; dans la *Comparaison*, de même nature — Quant aux *Contraires*, ils sont ou adverses: *la lumière et les ténèbres*; ou relatifs: *le père et le fils*; ou privatifs; *la vie et la mort*; ou contradictoires: *aimer et haïr*.

## B. DISPOSITION

La Disposition demande des règles, pour les commençants sur-tout; parce qu'ils doivent se former à l'école de l'expérience des anciens. Cette seconde partie de la rhétorique a pour objet tout ce qui tient à la distribution générale des preuves et des raisonnements, afin de rendre les unes et les autres capables de former la chaîne d'où résultera un véritable tout: un discours parfait dans l'association de ses parties. Si le jeune orateur suit ces règles, il en sera de son ouvrage, ce qu'il en est de la sage disposition que fait de ses troupes un général expéri-



menté; souvent elle lui procure la victoire.

La nature elle-même, dit Cicéron, apprend aux hommes comment un discours doit être disposé. C'est elle qui nous enseigne :

de commencer par un exorde doux, (et rarement brusque), afin de nous concilier la bienveillance des auditeurs;

d'exposer le fait, mais si succinctement, si clairement, que chacun saisisse à l'instant ce dont il est question;

de détailler les faits, ou de présenter ses preuves avec cette force, avec cet ordre qui fasse passer dans l'ame des auditeurs les motifs sur lesquels se fonde notre conviction;

de détruire avec une grande prépondérance, ce que nos adversaires pourroient nous objecter, et de tâcher de les combattre victorieusement;

enfin, de terminer le discours de manière à allumer ou à éteindre, selon le besoin, les passions de nos auditeurs.

On nomme ces Parties du discours: l'Exorde, la Narration, la Confirmation, la Réfutation, et la Péroration. Entrons dans le détail.



## EXORDE.

L'Exorde, d'après Cicéron, est cette partie du discours destinée à captiver la bienveillance des auditeurs, et à les disposer doucement, (quand l'exorde n'est pas brusque), à entrer dans les vues de l'orateur. (1. — 7. 65. 66.)

Les motifs les plus puissants nous gagnent la bienveillance et l'attention de nos auditeurs; il faut donc que tout soit intéressant dans l'exorde. Le sentiment, je crois, conduit assez naturellement à cette fin. Tout homme en a sa part, tout homme est intéressé à écouter sa voix. L'orateur habile tire presque toujours son exorde du fond du sujet. Ce qu'il a de plus intéressant, ce qu'il offre de plus favorable, doit être présenté dans cette partie du discours, mais plutôt en gros que détaillé; parce qu'il ne faut qu'y effleurer et nullement y épuiser ce qui tient au sentiment. Les grands mouvements se développent dans les autres, et doivent être portés à leur comble dans la péroraison.

Comme il faut tâcher ici de rendre son auditeur attentif, la matière doit lui être présentée



sous un point de vue qui le touche personnellement. L'orateur, pour captiver le cœur de ceux qui l'écoutent, mettra ses soins à leur prouver que son but est d'inspirer l'amour de la justice et de la vertu, et d'entrer dans les véritables intérêts de ses auditeurs. Il n'est pas moins important de trouver un auditoire docile; et on obtient de lui cette docilité, en lui inspirant la douce conviction qu'on va l'instruire. L'orateur l'en convaincra facilement, s'il établit clairement l'état de la question, et qu'il présente les différents points de vue sous lesquels la matière doit être considérée; c'est-à-dire: s'il réussit à faire une bonne division.

Un début doux, modeste, tranquille s'insinue dans les esprits, sans feu, sans violence, sans emportement; et ce début s'appelle un exorde tempéré.

Un début vif, fier, animé, par lequel l'orateur, en proie à une passion violente, saisit impétueusement son sujet ou apostrophe brusquement ses auditeurs, se nomme un exorde brusque. L'employer souvent et sans raisons



majeures; c'est-à-dire, hors les cas où il s'agit de parler à des hommes déjà comme prévenus de ce qu'on leur dira, ce seroit, dit Cicéron, ressembler à un homme ivre au milieu d'une assemblée d'hommes à jeûn. C'est lorsqu'il faut montrer un feu extraordinaire, une grande hardiesse, ou paroître animé d'une passion violente, qu'on a recours à ce moyen d'ailleurs si puissant, quand le discours présente une gradation soutenue en force et en énergie. Mais l'exorde tempéré est d'un usage beaucoup plus fréquent.

Passons aux qualités de l'exorde. Il doit être propre au sujet, modeste, simple, et mesuré.

Propre au sujet: l'exorde étant la tête d'un corps, il est dans l'ordre de la nature qu'il y soit tellement adapté, qu'au premier coup d'œil, on aperçoive déjà qu'il annonce l'ensemble dont il fait partie. Car l'auditeur, par l'exorde, doit être au fait de la matière qu'on va lui présenter; il n'a plus à en attendre que les détails et les preuves.

Modeste: il sera tel, si à des expressions modérément pesées, se joint un débit doux et insi-



nuant. Il s'agit dès le premier pas, de plaire et d'intéresser; mais un ton trop décisif pourroit, devroit même produire un effet opposé. N'oublions pas qu'un caractère de candeur, soit dans la composition, soit dans l'expression, fraye d'ordinaire le chemin de la persuasion; mais aussi retenons bien qu'un tel caractère exclue la pusillanimité et la mauvaise honte; car l'orateur, pour ménager son auditoire, ne doit pas renoncer aux prérogatives d'un homme libre et instruit.

Simple: c'est-à-dire qu'il faut y éviter des tournures trop hardies, des mouvements violents; et tâcher, suivant le précepte de Quintilien, de s'insinuer par un ton naturel dans l'esprit des auditeurs, qui, dès l'abord, dirigent toute leur attention sur l'orateur, sur ses paroles, sur sa contenance. Que le style y soit donc tempéré, qu'il soit opposé à l'enflure et au ton guindé.

Mesuré: ici deux écueils pourroient s'offrir à l'orateur. S'il est trop court dans son exorde, il ne pourra suffisamment mettre son auditoire au fait de ce qu'il veut lui communiquer dans



cette partie du discours; s'il est trop long il s'expose à devenir ennuyant; et quel début fâcheux, que celui qui seroit de nature à indisposer ceux que nous devons, que nous voulons intéresser par l'art de la parole.

### DIVISION.

L'exorde, dans les discours soignés, est ordinairement suivi de la Division; et cette division est l'exposition des deux ou trois points de vue principaux sous lesquels on veut traiter l'objet en question. (7. 68.) On pourroit dire que chaque partie de la division forme un petit discours à part, et que la réunion de toutes mène au résultat général; c'est-à-dire à convaincre ses auditeurs de la vérité dont il s'agit.

Seroit-il besoin d'observer que la division doit être claire? il est de l'intérêt de l'orateur, que tout le monde puisse la comprendre. Juste? si elle ne l'étoit pas, l'auditoire saisiroit un sens, et l'orateur parleroit d'autre chose; quel quiproquo! Entière? en manquant de cette qualité, la division tromperoit l'attente des au-



diteurs ; on leur promet un tout, ils n'en auroient qu'une partie. Courte? chacun doit pouvoir facilement retenir les idées principales qui servent de base au discours, qui en annoncent la coupe.

### NARRATION.

Dans les discours dont les détails, dont les preuves dépendent d'un fait ou de plusieurs, on commence par ce que, dans la Rhétorique, on appelle la Narration. C'est le récit succinct, clair, vraisemblable et intéressant des événements sur lesquels roulera tout le discours. (10. 12. 15. 19. — 21. 25. etc.) Il est inutile, sans doute, de remarquer que ces événements doivent être présentés avec toutes les graces qui rendent une narration agréable ; tout le monde le sent.

### CONFIRMATION.

Si le sujet que l'on traite n'exigeoit point de narration, la Confirmation suivroit immédiatement la division. La confirmation est cette



partie du discours dans laquelle l'orateur cherche à mettre dans tout leur jour, à donner dans toute leur force, les preuves les plus convaincantes et les raisonnements les plus victorieux. ( 69. — 89. 91. 92. )

Voilà exactement ce qu'on peut appeler la partie essentielle du discours. Car, comme le dit Quintilien, des cinq parties qui le composent, nulle autre n'est tellement essentielle, qu'on ne puisse s'en passer; celle-ci seule retient indispensablement sa place. En effet, l'orateur n'est pas un despote, dont les paroles sont des loix; c'est un homme qui cherche à convaincre d'autres hommes; il faut donc des raisons et des preuves. C'est ici sur-tout qu'il est nécessaire à l'orateur, de faire usage de son intelligence, pour trouver les raisons favorables à son sujet; de sa philosophie, pour raisonner juste; d'un discernement exquis, pour appuyer sur ce qui lui est avantageux, pour toucher légèrement ce qui lui seroit nuisible. C'est ici qu'il faut saisir la force des principes, et en tirer des conséquences victorieuses; en un mot: cest dans la confirmation, que doit paraître



dans le plus vif éclat, tout ce qui contribue à caractériser un orateur philosophe. Heureux donc ces hommes puissants par la parole, qui manient à leur gré tout leur auditoire; qui, tantôt terribles, épouvantent, saisissent; tantôt pathétiques, attendrissent, font couler des larmes; tantôt forts et ardents, entraînent au milieu des obstacles les plus grands, les cœurs dont ils se sont rendus maîtres! etc. Pensées choisies, fortes, frappantes; expressions nerveuses ou tendres; preuves solides, raisonnements clairs et serrés: voilà les armes de l'éloquence victorieuse, voilà ce avec quoi triomphe l'art de la parole.

La méthode la plus facile pour des commençants qui veulent construire les preuves d'un discours, est de remonter à des propositions claires, évidentes, incontestables, qu'on nomme *principes*. Si ces principes ne souffrent aucune difficulté, il suffit de les énoncer. Qui voudroit, p. e., révoquer en doute ce principe: *tout homme est mortel*; cet autre: *la jeunesse manque d'expérience* et semblables? S'ils sont moins évidents, on les étaye de preuves solides,



mais non aussi sèches que celles d'un philosophe. Sans s'égarer dans ses détails, le bon orateur sait embellir tout ce qu'il dit : sans altérer la vérité, il la pare de fleurs légères et bien assorties, qui la montrent plus attrayante que si on la présentait toute nue. Aussitôt qu'un principe est posé, expliqué, prouvé, on en fait l'application à son sujet, et les conséquences qu'on en tire, quand elles sont intuitives, forment cette chaîne forte qui captive l'auditeur.  
(69. — 76 )

Le meilleur moyen de réussir dans ces sortes d'ouvrages, seroit d'être logicien avant d'être rhétoricien; c'est-à-dire : de construire ses preuves avec toute la sécheresse de la logique, avant de les relever par les ornements de l'art oratoire. Tout bon discours doit même, ( surtout dans les genres délibératif et judiciaire, ) être susceptible de cette transformation; et l'œil attentif sait bientôt deshabiller l'objet, qui, surchargé de si beaux vêtements, auroit pu le séduire. Malheur à lui, si les pièces de sa parure étoient fausses ou mal assorties; l'objet ainsi dépourvu, y perdrait infiniment; les ornements



n'auroient plus qu'un prix de peu de valeur.

(Ou trouvera à la fin des No. 78. 84. 92. un exemple de cette analyse logique.)

L'ordre des preuves dépend de l'orateur et de l'auditoire. Veut-on frapper, étonner, surprendre? qu'on commence à lancer un trait victorieux; veut-on d'abord paroître foible, pour triompher ensuite avec d'autant plus de gloire? qu'on fasse de ses preuves une gradation toujours croissante, qui, à la fin, laisse à peine à l'auditeur surpris, le temps de revenir de son étonnement. Mais dans le premier cas, il faut mettre tout en œuvre pour se soutenir de manière à conserver la prépondérance qu'on s'est acquise dans le principe.

#### REFUTATION.

L'orateur ne se contente pas d'étayer ses assertions par des preuves qu'il croit solides; il s'occupe aussi, et quelquefois même avec un vrai succès, des moyens que ses adversaires pourroient alléguer contre lui. Il les examine, les présente sous un point de vue qui leur ôte leur force; et s'ils étoient vraiment forts, c'est



ici qu'il brille, en opposant la force à la force. Voilà ce qu'on appelle la Réfutation. (90. 91. 92.)

L'art ici consiste à profiter du côté foible de la preuve de son adversaire; à épurer ses principes; à en tirer des conséquences favorables à sa cause; et à montrer qu'il fait une fausse application de principes qui pourroient être vrais. Il arrive même quelquefois qu'un ridicule jeté adroitement sur un objet, prévient désavantageusement ceux qui y avoient attaché de l'intérêt.

La confirmation et la réfutation sont susceptibles de tous les charmes de l'éloquence. C'est à l'orateur à choisir; et son choix le rapproche ou l'éloigne proportionnellement de ceux qu'on cite comme des modèles dans l'art oratoire.

## PÉRORAISON.

Les esprits préparés par l'exorde, convaincus par la confirmation, dissuadés par la réfutation, n'attendent plus qu'un dernier effort de l'ora-



teur: celui de leur faire voir sous un point de vue raccourci, ce qu'il a exposé en grand; ou celui de le voir toucher les cœurs qu'il a maniés précédemment avec une adresse oratoire. C'est cette dernière partie du discours qu'on appelle Pêroraison ou Epilogue. Il y a donc deux sortes de pêroraison: l'une consiste en choses, et présente une récapitulation succincte des preuves (93.); l'autre consiste en sentiments, c'est un maniemment adroit des passions (63. 64.). Qu'il est beau, mais qu'il est peu commun de voir des orateurs assez habiles, assez précis, assez bons maîtres, pour resserrer dans quelques phrases le contenu analytique d'un long discours; pour donner ces derniers coups qui frappent victorieusement et d'une manière durable. La pêroraison est encore destinée à exciter ou à calmer les passions: la pitié, l'indignation, la douleur, l'émulation, la haine du vice, l'amour de la vertu, sont principalement de son ressort.

C'est dans la pêroraison ou jamais, dit Quintilien, qu'il est permis d'ouyrir tous les trésors de l'éloquence, et de déployer toutes les ri-



chesses du style. Ce même Quintilien donne à ce sujet un avis très-important; c'est que personne n'entreprenne de faire verser des larmes, s'il n'a une force extraordinaire d'éloquence et de génie. Il est vrai que cette voie est infiniment puissante, quand le cœur est assez ému pour en répandre; mais si l'orateur ne les provoque pas sans peine, ou ne les fait couler qu'à moitié, le sentiment qui est mis en jeu devient froid, il languit. Il seroit même possible alors, que l'orateur, au lieu de larmes, n'eût que le sourire malin d'un auditoire dont il auroit voulu se rendre maître.

Nous en avons assez dit pour donner une idée de la seconde partie de la rhétorique. Ces règles suffiront à ceux en qui la nature a déposé le germe du talent de la parole; qu'elle a destinés à la douce jouissance de plaire un jour à leur auditoire, de l'instruire, de le toucher. Elles peuvent se comparer aux rênes qui dirigent le superbe coursier: elles ne lui donnent point la force, mais dirigent sa force. Pour ceux qui croiroient devenir orateurs, uniquement à l'aide de préceptes émanés du goût gé-



néral; d'observations puisées à l'école de l'expérience: résultat de la véritable éloquence; ils n'auront pas assez, ou plutôt, ils auront déjà trop de ce que nous avons dit. Minerve ne les a pas destinés à élever leur voix dans l'empire de l'harmonie. Passons donc à la troisième partie.

## C. ÉLOCUTION.

L'Elocution, qui tient au mot latin *eloqui*, ne veut dire autre chose que *prononcer*: de là, l'expression *prononcer un discours*. Mais en terme d'art oratoire, on entend par l'Elocution, cette partie de la rhétorique, qui traite de la diction et du style de l'orateur; c'est-à-dire: qui lui prescrit d'être clair dans ses pensées et correct dans ses expressions; d'assortir les é-lans de son génie, les productions de son talent, au sujet qu'il traite. Sans cela, il devrait renoncer à *plaire, à instruire, et à toucher*; et tel est cependant le but auquel doit tendre tout orateur. Sans éloquence, point d'éloquence; sans elle, les diamants qu'on auroit en main, à



l'aide de l'invention, resteroient bruts et sans éclat; sans elle, le tableau le mieux esquissé ne seroit rien, faute du coloris de la peinture. Enfin, c'est l'élocution, qui, seule, donne au discours la vie et le sentiment.

L'élocution comprend ces tournures qu'on appelle <sup>1.</sup> Figures oratoires, les <sup>2.</sup> différentes touches du style, et les <sup>3.</sup> trois genres d'éloquence.

## 1. DES FIGURES ORATOIRES.

De tout temps, on opposa le *figuré* au *naturel*. Rien donc de plus mal conçu, que le mot de *Figures*, adapté par quelques Rhéteurs à presque tout ce que l'homme profère. S'il fait une question (22. 88.), c'est, en terme de Rhétorique, une *Interrogation*; s'il semble céder quelque point à ceux à qui il parle (16. 19.), c'est une *Concession*; s'il élève la voix pour exprimer un sentiment (3. 51.), c'est une *Exclamation*; s'il monte successivement d'un objet à un autre (36.), c'est une *Gradation*; s'il adresse la parole à quelqu'un ou à un objet (6. 17.), c'est une *Apostrophe*; s'il affecte de ré-



péter plusieurs fois la même expression (76.), c'est une *Répétition*; s'il désire quelque chose avec ardeur (6.), c'est une *Optation*; etc. etc. A quel candidat de l'éloquence a-t-on besoin d'apprendre cela? Pourquoi couvrir d'un vernis scientifique, les objets les plus naturels? Ces tournures sont tellement dans la nature, qu'il est impossible de parler sans en faire usage. Il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter même des enfants à l'âge où la lumière de la raison commence à poindre en eux; on verra s'ils ont besoin d'avoir fait leur rhétorique, pour apostropher, pour interroger, etc. » J'ai pris souvent plaisir, dit Mr. de Bretteville, à entendre des paysans s'entretenir avec des figures de discours si variées, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avois honte d'avoir si longtemps étudié l'éloquence: voyant en eux, une certaine rhétorique de nature, beaucoup plus persuasive et plus éloquente que toutes nos figures artificielles. « Je suis persuadé, dit Du Marsais, qu'il se fait plus de figures, un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. »



Je regarde donc comme inutile de traiter une matière qui serviroit plutôt à entraver qu'à faciliter la marche de ceux qui, suivant leur génie, s'avancent naturellement et plus vite vers leur but. Cependant, il est bon d'expliquer quelques expressions employées par l'art, dans cette suite de noms.

Si dans un cas extraordinaire, l'orateur faisoit parler des êtres inanimés qu'il personnifie, des absents, des morts même qu'il évoque du tombeau; cette ressource hardie se nomme une *Prosopopée* (94.).

Que l'orateur, cherchant à placer une idée favorable à l'objet qu'il traite, ou s'interroge lui-même, ou interroge ses auditeurs, et qu'aussitôt, sans attendre de réponse, il se réponde d'une manière avantageuse; voilà ce qu'on appelle une *Subjection*, et quelquefois une *Antéoccupation* (39, 90.).

S'il fait la description d'un pays, d'une campagne, d'une ville, d'un temple, d'un édifice; cette description est, en termes de l'art, une *Topographie* (95.).

Emploie-t-il dans un passage de son discours,



des mots imitatifs qui expriment à l'oreille, le son naturel des choses dont il parle; voilà une *Onomatopée* (96.).

La peinture d'un objet est-elle si vive, que l'auditeur semble le voir sous ses yeux; c'est une *Hypothypose* (56.).

L'orateur a-t-il examiné le caractère, le génie, les bonnes ou les mauvaises qualités, la façon d'agir d'un homme célèbre; on dira qu'il a fait une *Etopée* (13. 29.).

Qu'il peigne un objet quant à ses qualités extérieures, telles que: l'air, le maintien, la structure et les mouvements du corps; et ce sera une *Prosopographie* (97.).

Compare-t-il l'analogie ou le contraste de deux personnes d'un mérite distingué, balançant leurs bonnes et leurs mauvaises qualités; il fait un *Parallèle* (98.).

Un contraste de pensées, de paroles, d'actions, quand il est uni et rapproché, s'appelle une *Antithèse* (38, 40.).

Outrer les choses d'une manière qui saute aux yeux; changer des nains en géants, et des géants en nains; c'est une *Hyperbole* (3. 6.).



## TROPES.

Il est plus expédient de fixer l'idée de ce que l'on appelle les *Tropes*. Ce mot tire son nom d'un verbe grec qui signifie *tourner*, et qui indique ici qu'on tourne pour ainsi dire le sens naturel ou l'usage naturel d'un mot, à un usage différent.

La Métaphore est le premier des Tropes, et consiste à transporter la signification propre d'un mot, à une signification qui, dans la nature des choses, lui est étrangère. Quand on dit, p. e. : Le mensonge se *farde* souvent des *couleurs* de la vérité; les mots *farde* et *couleurs* n'ont plus leur sens naturel. On compare dans son esprit, l'effet naturel du fard et des couleurs, avec un effet qu'on se représente opéré par le mensonge. Celui qui se *farde* au naturel, veut paroître rouge quoiqu'il ne le soit pas; ainsi le mensonge, quoique l'opposé de la vérité, voudroit qu'on le prit pour elle. *Couleurs* ne veut pas dire la modification de la lumière, seulement *les dehors*, ce qui frappe notre vue, ou ici, nos sens. La Métaphore est quelquefois



d'une richesse infinie dans le discours; mais il faut prendre garde d'abuser de sa richesse, en faisant passer la signification naturelle, à un objet auquel, dans aucun cas, elle ne peut convenir au figuré. Ne disons point, p. e.: *baigner ses mains dans les ondes des cheveux; ni que la charrue écorche la terre.* On voit du premier coup d'œil, que ces expressions sont ridicules; ainsi elles ne peuvent être admissibles. Si l'on disoit encore, que le déluge universel a été *la lessive du genre humain*, on diroit une grande bêtise; l'expression est aussi fausse que triviale. Quand l'orateur sent que sa métaphore est un peu trop forte, il emploie un correctif. Ainsi il dira: Le libertin, dans l'emportement de ses débauches, cherche partout, *si j'ose m'exprimer ainsi*, une proie à sa sensualité. etc.

La Synecdoche (ou Synecdoque) est un trope par lequel: on fait entendre le plus, en disant le moins, ou le moins, en disant le plus: cent *voiles*, au lieu de cent *vaisseaux*; les *eaux* sont débordées, au lieu de *la rivière* est débordée; on prend le genre pour l'espèce ou l'es-



pèce pour le genre: *la jeunesse est téméraire*, au lieu de, *ces jeunes gens sont téméraires*; *l'ennemi nous a repoussés*, au lieu de, *les ennemis nous ont repoussés*; le tout pour la partie, ou la partie pour le tout: *la ville a décidé*, au lieu de, *les magistrats ont décidé*; *la main de Dieu nous protège*, pour, *Dieu nous protège*.

La Métonimie est un trope par lequel on prend la cause pour l'effet, ou l'effet pour la cause; comme: *vivre de son travail*, au lieu de, *vivre du produit de son travail*. Le mont Pélion n'a point d'ombre, au lieu de, n'a point d'arbres. Le contenant pour le contenu; p. e. Il aime *la bouteille*, au lieu de, il aime *le vin*. Le nom du lieu où se fait une chose, pour la chose même, comme: voilà une *perse* superbe, du *Bordeaux* excellent, au lieu de, une *toile faite en Perse*, et qui est superbe; du *vin fait à Bordeaux*, et qui est excellent. Le signe pour la chose signifiée; p. e. *le sceptre* pour l'*autorité royale*; *l'épée*, pour la *profession des armes*; *la robe*, pour la *magistrature*. Les parties du corps, qui sont regardées comme le siège des passions, au lieu des passions elles-



mêmes; comme: il a du *cœur*, au lieu de, il a du *courage*.

Comme l'Allégorie n'est qu'une suite de métaphores, et que nous connoissons ce trope, nous nous abstiendrons d'en parler plus en détail.

## 2, STYLES.

Le mot *Style*, qu'on emploie au figuré dans la rhétorique, signifioit, dans l'origine, un instrument qui servoit à écrire. Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture. L'une étoit de peindre les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la membrane intérieure de l'écorce de certains arbres. Cette membrane s'appelle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus*; ou sur de la toile. Alors ils écrivoient avec de petits roseaux, et dans la suite, ils se servirent aussi de plumes. L'autre manière étoit de graver les lettres sur des lames de plomb, ou de cuivre, ou bien sur des tablettes de bois.



enduites de cire. Pour graver ces lettres, ils employoient un poinçon pointu d'un bout, et applati de l'autre. De l'un, ils écrivoient; ils effaçoient de l'autre. Voilà pourquoi Horace a dit: *saepe stylum vertas*, ce qui signifie qu'il faut souvent effacer ou corriger.

Le style, dans un sens figuré, n'est que la manière d'exprimer ses pensées, ou de vive voix, ou par écrit. Sans nous arrêter à examiner si chaque individu n'a pas une façon particulière de s'exprimer, nous diviserons en trois articles, tout ce qui tient au Style; c'est-à-dire: en style simple, style tempéré, et style sublime. Le premier répond au premier devoir de l'orateur, il est propre à instruire; le style tempéré répond au second, il est propre à plaire; le style sublime répond au troisième, il est propre à émouvoir.

### STYLE SIMPLE.

Le style simple consiste principalement dans le naturel des pensées, l'ingénuité des expressions, et la pureté du langage. On doit y éviter



avec soin les pensées trop élevées, les expressions recherchées, et les tours brillants; car pour rester simple, ce style n'admet que des choses intelligibles par elles-mêmes, et dont le sens ne soit ni trop figuré, ni trop allégorique, ni ambigu: c'est le style des choses dont la simplicité fait l'attribut essentiel: telles que les entretiens familiers, les lettres, les fables, les récits, et les parties du discours, où l'orateur ne cherche qu'à instruire ses auditeurs, qu'à s'insinuer doucement dans leur esprit. (10. 11. 12. etc. 69. 70. 71. etc.)

D'après ces notions, on voit déjà que le style simple est susceptible d'épithètes différentes; il peut être: *familier, naïf, enjoué, précis, énergique, doux, grave, etc.* Mais je ne vois pas pourquoi quelques rhéteurs ont fait de toutes ces qualités, des substances séparées. Le fond du style dont il s'agit ici, est d'être simple; voilà tout.

Avant de terminer cet article, indiquons les traits caractéristiques auxquels on reconnoît le style simple dans les lettres. Il consiste dans une élégante simplicité, un air aisé, un touc



vif, plus de finesse que de parure; surtout, il y faut de l'ingénuité, des transitions naturelles, des phrases plutôt détachées que liées avec art; les saillies l'animent, les traits d'esprit ou d'érudition en forment l'assaisonnement; mais que ceux-ci semblent n'avoir rien coûté.

### STYLE TEMPÉRÉ.

Le style tempéré consiste dans le choix des pensées neuves et délicates, des expressions riches et saillantes, des peintures vives et ingénieuses. La douceur, l'agrément doivent y dominer; la véhémence et l'énergie y ont peu de part. Il aime à se parer de ce qui est brillant, mais il est économe de ses parures. Ses ornements favoris sont ceux qui sortent naturellement du sujet; il craint l'affectation, il fuit la recherche. S'il n'est pas aussi pompeux que le sublime, il a plus d'élévation que le simple. (8. 13. 19. 33. 51. 54—60. etc.) Tantôt il se montre *fleuri*, tantôt *gracieux*, tantôt *rapide*, tantôt *élégant*, tantôt *coupé*, et tantôt *périodique*.



Pour comprendre l'expression *périodique*, il est nécessaire de savoir ce que c'est qu'une période. C'est une phrase composée de plusieurs membres indissolublement liés entre eux par le sens et l'harmonie.

Toute phrase simple forme une *proposition*; il y a ensuite la période à deux membres; p. e. No. 79. *Quelque pénétration que nous ayons, et de quelque force d'esprit que nous puissions nous piquer; — l'écriture nous dit que nos pensées sont timides, et nos prévoyances incertaines.* Puis la période à trois membres, p. e. No. 72. *Comme leurs passions n'auront point eu d'autre fondement que leurs pensées; — que leurs pensées périront, selon l'expression du Prophète; — leurs passions périront aussi.* Enfin la période à quatre membres; comme No. 45. *Si Mr. de Turenne n'avoit scu que combattre et vaincre; — s'il ne s'étoit élevé audessus des vertus humaines; — si sa valeur et sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi et de charité; — je le mettrois au rang des Fabius et des Scipions.*

Plaçons ici la manière d'écrire l'histoire; car si la simplicité doit être la qualité des récits, le style tempéré est nécessaire dès qu'il s'agit de peindre: et combien de fois l'historien n'est-il pas obligé de le faire, d'intéresser, de plaire par ses peintures. Au reste, les trois styles peuvent se rencontrer dans l'histoire.



## STYLE SUBLIME.

Le style sublime est une manière de s'exprimer qui, par l'élévation des pensées, la mélodie des expressions, la grandeur des images, la noblesse des sentiments, fait prendre à l'ame un essor marqué, la remplit d'enthousiasme, et peut ravir l'homme hors de lui-même. Le sublime provient ou des pensées, ou des paroles, ou des images, ou des sentiments; c'est-à-dire de l'une de ces choses prises séparément, ou des quatre réunies. Dans ce dernier cas, ce seroit le parfait sublime. (63. 61. 73. dans la dernière moitié.) Le style sublime peut être: ou *pathétique*, ou *pittoresque*, ou *mélodieux*, ou *plein d'enthousiasme*.

### 3. GENRES DE DISCOURS.

Tous les discours imaginables que puisse faire un orateur, sont compris dans l'un ou l'autre des trois Genres, qu'on appelle: le Genre démonstratif (1. — 64.); le Genre délibératif (65. — 93.); le Genre judiciaire.



## G E N R E    D É M O N S T R A T I F .

Le genre démonstratif a pour objet l'éloge de la vertu, et la censure du vice. La fin que doit s'y proposer l'orateur, est de peindre la vertu sous les couleurs qui la rendent aimable; et le vice, sous les traits qui le rendent odieux. Les Panegyriques, les Oraisons funèbres, les Discours académiques, les Satyres et semblables, sont du genre démonstratif.

Le Panegyrique est un discours consacré à la louange d'une personne que distingue, ou l'éclat de ses vertus, ou la noblesse de son rang, ou l'héroïsme de ses actions. Le mot *Panegyrique* nous est venu d'un mot grec qui signifie *assemblée*, parce qu'autrefois, chez les Grecs, on prononçoit ces discours dans des cérémonies publiques, qui attiroient un grand concours de monde. Le panegyrique étant destiné à célébrer de grandes vertus pour l'instruction des auditeurs; il faut bien prendre garde de donner tout, ou de donner trop à l'un de ces objets seuls: tous deux y réclament des droits égaux. Quant à l'élocution, elle doit y être



noble, brillante, magnifique : c'est un triomphe accordé à la vertu ; qu'il soit pompeux, mais adapté aux circonstances, et que jamais il ne sente la flatterie.

L'Oraison funèbre, sœur du panégyrique, se distingue de celui-ci, en ce qu'elle n'a pour objet qu'une personne morte, et que cette espèce de discours tient à la pompe de ses funérailles. Les règles en sont les mêmes que celles du panégyrique.

Les Discours académiques n'ont point d'objet particulier qui les restreigne ; seulement ils rentrent, par leur contenu, dans la classe générale de ce qu'on appelle genre démonstratif. :

La Satyre est un discours qui attaque directement le vice, ou quelque ridicule blâmable. Il faut ici beaucoup de modération pour ne pas mésuser de l'indignation qu'inspire le vice outrageant la vertu ; et certes elle ne manquera pas à celui qui pense qu'alors même, la vertu se fait un devoir sacré de ménager le coupable.



## GENRE DÉLIBÉRATIF.

Le genre délibératif est celui que l'orateur emploie pour persuader ou pour dissuader. Il persuade, en présentant avec éloquence, l'utilité, la facilité, la nécessité d'exécuter une chose; il dissuade, en faisant voir que le parti proposé est difficile, deshonorant, dangereux, impossible. Une éloquence mâle, solide, persuasive, est celle de ce genre, qui n'embrasse guères d'autres objets que les discours qui se prononcent dans les temples, pour éclairer l'esprit et toucher le cœur de ceux qui les entendent. Le genre délibératif étoit en grande vogue chez les Grecs et les Romains, où les orateurs harangoient souvent le peuple sur des matières politiques. Dans ce dernier cas, il n'est plus d'usage parmi nous; excepté dans les conseils des princes et au Parlement d'Angleterre.

Les deux objets énoncés plus haut: éclairer l'esprit, et toucher le cœur avec persuasion, doivent exclusivement occuper les ministres du culte. S'ils sont éloquents, ils sauront instrui-



re leur auditoire, lui plaire et le toucher, et cet effet sera produit sur chaque individu, depuis le moins instruit jusqu'au plus savant. Les monuments sacrés, dépositaires des vérités qu'annonce le prédicateur, sont la source où il va puiser sa doctrine: c'est Dieu qui parle par sa bouche; que son langage soit donc celui de la divinité: vrai, persuasif, consolant, et quelquefois terrible.

#### GENRE JUDICIAIRE.

Le Genre judiciaire est celui que l'orateur emploie pour accuser ou pour défendre. Son but est la punition ou l'impunité.

L'orateur, pour accuser, jette adroitement des soupçons sur la vie, les mœurs, les actions de la personne qu'il attaque. Il prouve d'abord, il étaye ses preuves par des témoins, cite les loix portées contre le fait ou ses accessoires. Pour défendre, il montre la fausseté des soupçons, détruit les accusations, rend suspect son adversaire, colore ou diminue les griefs, s'il ne peut les détruire; oppose preuve à preuve, cita-



tion à citation; interprète les loix; il a même quelquefois recours aux prières, aux larmes, etc. pour exciter la compassion de ses juges.

Le style, dans le genre judiciaire, doit être d'une simplicité naturelle et nerveuse; une diction pure et claire doit mettre en jeu tout ce qui peut vivement intéresser; n'admettre d'ornemens que ceux qui se présentent d'eux-mêmes; éviter soigneusement ceux qui paroîtroient recherchés. Que la douceur, la force, la véhémence s'y fassent sentir tour à tour.

On trouve, dans les pièces qui tiennent au genre judiciaire: les Plaidoyers, les Mémoires imprimés ou manuscrits pour ou contre les parties, les Consultations, le Rapport d'un procès et semblables. Voilà ce qu'on entend par le nom générique d'Eloquence du Barreau.

Le Plaidoyer est un discours prononcé devant les juges, pour défendre le droit d'une partie. Dans chaque procès, il y a un Demandeur; c'est celui qui intente le procès en formant une demande en justice; et un Défendeur, celui qui repousse les attaques de son adversaire. Le plaidoyer admet tous les genres



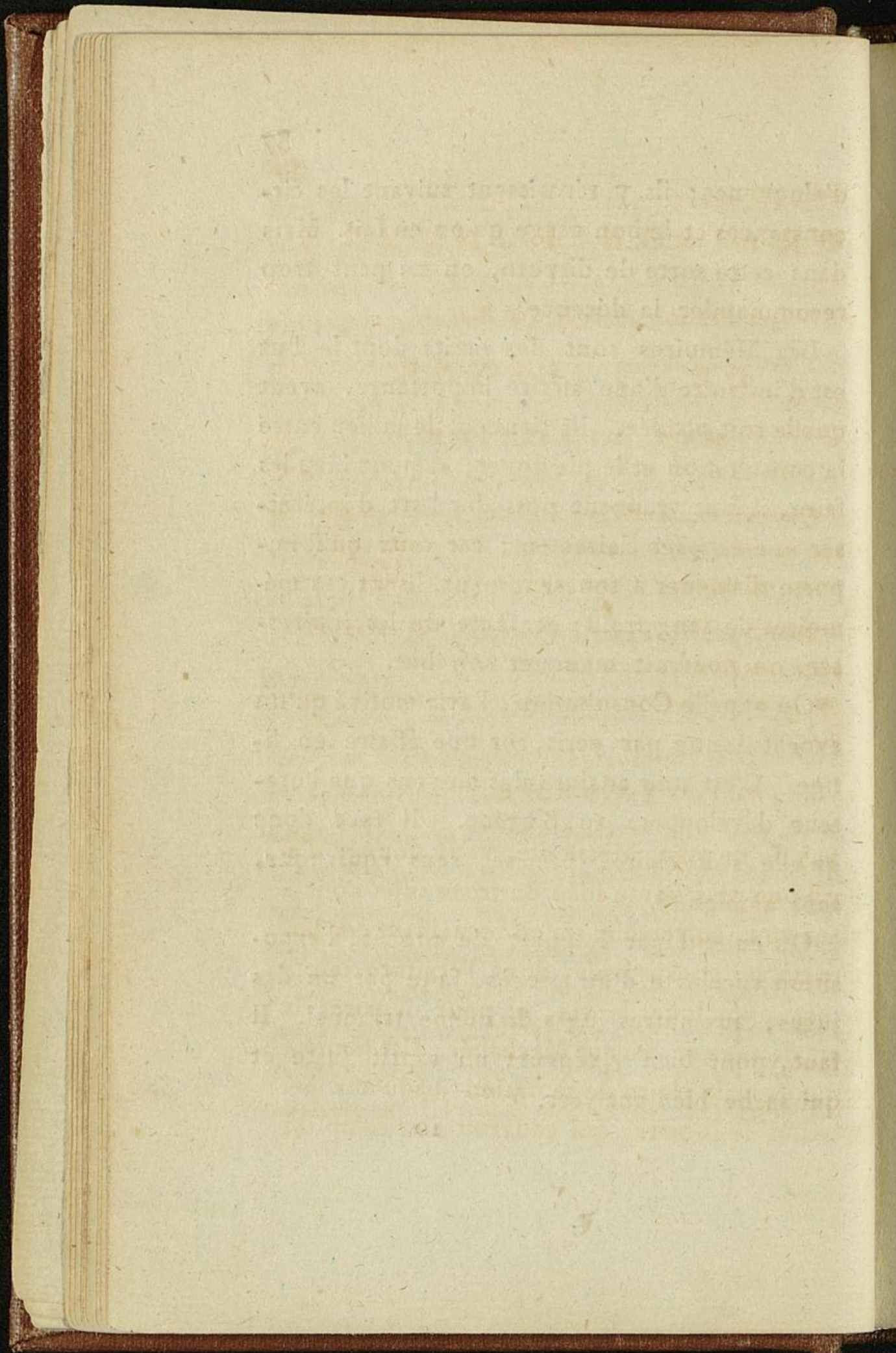
d'éloquence; ils y réussissent suivant les circonstances et le bon usage qu'on en fait. Mais dans cette sorte de dispute, on ne peut trop recommander la décence.

Les Mémoires sont des écrits dont le but est d'instruire d'une affaire importante, avant quelle soit plaidée. Ils tiennent le milieu entre la consultation et le plaidoyer; et pour bien les faire, il faut vraiment posséder l'art d'intéresser et d'exposer clairement; car ceux qu'il importe d'amener à son sentiment, lisent ces mémoires de sang froid; et faute de les intéresser, on pourroit manquer son but.

On appelle Consultation, l'avis motivé qu'un avocat donne par écrit, sur une affaire en litige. C'est une analyse des moyens que l'orateur développera au Barreau. Il faut donc qu'elle soit claire, précise, sans équivoque, sans ambiguïté.

On entend par Rapport de procès, l'exposition succincte d'un procès, faite par un des juges, aux autres juges du même tribunal. Il faut, pour bien y réussir, un esprit juste et qui sache bien analyser.







## ORAI SON FUNÈBRE

DE MONSIEUR

DE TURENNE.

PAR FLÉCHIER.

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel! *Mach. c. 9.*

*Tout le peuple le pleura amèrement, et après avoir pleuré pendant plusieurs jours, ils s'écrièrent: Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israel.*

## EXORDE.

1.) Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'écriture sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du



bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des rois ligüés contre lui, des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

2.) Cet homme, qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esäü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les Dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

3.) Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son



triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitants. Ils furent quelque-temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui savoit le peuple d'Israel!* A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui savoit le peuple d'Israel!*

4.) Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du héros dont parle l'écriture, celui dont je viens de vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque



aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs, le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses.

5.) Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Maréchal Général des camps et armées du roi, et Colonel Général de la cavalerie légère? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire: conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un



homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété.

6.) Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix. Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains dans cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.



7.) Retenons nos plaintes, Messieurs, il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai par-tout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

P R E M I È R E   P A R T I E.

8.) N'attendez pas Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue Mr. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires,



Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêteroïis sur la grandeur de la noblesse de sa maison; et si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres; mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang avec celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

9.) Mais, que dis-je, il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée. . . .\*) Ne faisons donc pas la matière de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition

---

\*) Ces points annoncent l'omission d'une phrase ou de plusieurs. Ces omissions dont l'unique but est d'abrégger, ne nuiront jamais à l'ensemble du discours.



et de l'égarement de ses pères.

10.) Avant sa quatorzième année il commença de porter les armes. Des sièges et des combats servirent d'exercices à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat; et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois auxquels la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice ne refuser aucune fatigue, ni craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

11.) Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses: semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin partout où ils coulent, la commodité et l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'état. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et



agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'écriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oïveté et dans la foiblesse.

12.) Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes, et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence; l'Italie le regarde comme un des principaux instruments de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrenées, pour assister à la conquête de deux importantes places, qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite; il prend des villes et contribue



au gain des batailles. Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un royaume, un général d'armée, qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

13.) Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires ou les décider, chercher la victoire avec ardeur ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à Mariendal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux et les Bavaurois, et qu'avec des troupes triomphantes, il forçoit toute



l'Allemagne à demander la paix à la France.

14.) On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugements, selon le prophète, sont des abymes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonner à tous les dérèglements que causent dans un état, les dissensions civiles et domestiques. ...

15.) Mais où m'arrête-je, Messieurs? Votre esprit vous représente déjà sans doute Mr. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre, et dissiper la rebellion, ramener ceux que le mensonge avoit séduits, rassurer ceux que la crainte avoit ébranlés; et crier, comme un autre Moïse à toutes les portes d'Israel: *Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi!* Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont, et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par



sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité, l'état penchant vers sa ruine. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes, une armée qui venoit de vaincre, et mérite les louanges d'un ennemi qui, dans les siècles idolâtres, auroit passé pour le Dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traité, un prince étranger, dont il avoit pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

16.) Je pourrois ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image de nos misères passées. Parlons d'autres exploits, qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même; et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

17.) Je me contente de vous dire, qu'il appaisa par sa conduite l'orage dont le royaume étoit



agité. Si la licence fut réprimée; si les haines publiques et particulières furent assoupies; si les loix reprirent leur ancienne vigueur; si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces; si les membres furent heureusement réunis avec leur chef, c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu qui tire quand il veut des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instruments visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes, le calme et la tranquillité publique, pour relever les états de leur ruine, et reconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

18.) Son courage qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis,



qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces, et qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles, qui n'abandonne au hasard rien de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout ôser quand le conseil est utile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

19.) J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune....

20.) ...

21.) ... Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour aller les repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles; la langue d'un prêtre, destiné à louer J. C., le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à



parler d'un art qui tend à leur destruction, et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant cet autel où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

22.) Quoi donc! n'y a-t-il point de valeur ni de générosité chrétienne? l'écriture qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on sait modérer la violence? non, Messieurs, je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée, que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes, que le droit des armées est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.



23.) Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens, que les capitaines qui les conduisent, sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de détruire ses créatures.

24.) C'est ici que j'atteste la foi publique, Mrs., et que parlant de la douceur et de la modération de Mr. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux-mêmes qu'on regarde, et qu'on traite comme ennemis? où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère ou de ses vengeances particulières? laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille? quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt ou pour sa propre réputation? quel soldat n'a-t-il



pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? quelle goutte de sang a-t-il répandu qui n'ait servi à la cause commune?

25.) On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. ...

26.) Il cherchoit à soumettre les ennemis, non à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

27.) Enfin, il s'étoit fait une espèce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion, que l'affection pour la gloire du roi, au désir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injustice et l'usurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour



règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans la seconde partie.

S E C O N D E P A R T I E.

28.) La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il n'est en même temps homme de bien, homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp, celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite? Et comment saura-t-il calmer ou é-mouvoir selon ses desseins dans une armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes! Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux. ...

29.) Ici vous formez, sans doute, Mrs., dans votre esprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de Mr. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au dessus de vous-mêmes, et l'unique avantage que j'aye, c'est que je ne dirai rien que vous ne



croyiez, et que sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisit une guerre avec plus d'ordre et de jugement, qui eût plus de précautions et plus de ressources; qui fût plus agissant et plus retenu; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenoit des mesures presque infaillibles; et pénétrant non seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire; il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer, et le temps de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

30. ) Souvenez-vous, Mrs., du commencement et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord



qu'une étincelle, embrase aujourd'hui l'Europe entière. Tout se déclare contre la France. ...

31.) Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, ... qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

32.) Vous savez de qui je parle, Mrs, vous savez le détail de ce qu'il fit sans que je le dise. Avec des troupes considérables seulement par leur courage, et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix, par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrents qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait, ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières; et les arrête toujours par des coups hardis quand il faut rétablir la réputation; par



la modération, quand il ne faut que la conserver.

33.) Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces qu'ils avoient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art ou la nature a fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

34.) Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage, et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Mrs., qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir.



pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'ames pour la plupart viles et mercenaires , qui sans songer à leur propre réputation , travaillent à celle des rois et des conquérants ; c'est un assemblage confus de libertins , qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches , qu'il faut mener au combat ; de téméraires , qu'il faut retenir ; d'impatients , qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire , et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre , sans se mettre en danger d'être haï , et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer , sans perdre un peu de l'autorité , et relâcher de la discipline nécessaire ?

35.) Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéraments , que le prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices ; et se fit rendre par sa modération , une obéissance aisée et



volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles; il commande, chacun avec joie suit ses ordres; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques, et qu'il est le général et le père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts: ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent, point de difficulté qu'ils ne vainquent, point de péril qui les épouvante, point de travail qui les rebute, point d'entreprise qui les étonne, point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance, qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre, qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune, qui prodigoit son sang, et ne ménageoit que le leur.

36.) Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous, les moyens de s'avancer, de



vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice, qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite, par cette noblesse de cœur et de sentiments, qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme, un mérite si éclatant et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle, qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être. Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il étoit réservé à une bouche plus



éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvements et toutes les inclinations intérieures.

37.) Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand roi, qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer; ... qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidelle, et qui a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si j'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand, que la faveur ne put y avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu; et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

38.) Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quel projet d'établissement et de fortune n'auroit pas fait un homme avare et ambitieux! qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa



conscience, et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien. ... Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher; ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité, ni pour sa fortune; un roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

39 ) Cet honneur, Mrs., ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser, après sa mort, une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, dans un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? Qui les dit avec plus de retenue? Rempertoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il



compte d'une bataille? il n'oublioit rien; sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'ont rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires; il rougissoit de ses victoires; il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

40.) C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles: sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidelle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses, il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et



sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent: il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

41.) Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelqu'envieux. ... C'est la destinée des grands hommes d'être attaqués par l'envie, et c'est le privilège de Mr. de Turenne d'avoir pu la vaincre. Elle fut étouffée par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissements perpétuels d'honneur et de gloire: le mérite l'avoit fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables, ... joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

42.) Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grace? ...

43.) Il arriva ce moment heureux, ... Il entre



vit des pièges et des précipices que sa prévention lui avoit jusqu'alors entièrement cachés. ... Combien de fois soupirant après ces lumières vives et efficaces qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à J. C., comme cet aveugle de l'évangile: *Seigneur, faites que je voye? ...*

44.) Habitudes, prétextes, engagements, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israel, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompant tous ses liens; et le mettant dans la liberté de ses enfants, le fit passer de la région des ténèbres au royaume de son fils bien-aimé. Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention. ...

### TROISIEME PARTIE.

45.) Si Monsieur de Turenne n'avoit su que



combattre et vaincre; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avoit été animée d'un esprit de foi et de charité; je le mettrois au rang des Scipions et des Fabius. Je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane ... Mais je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une Religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne, retournent à Dieu qui en est la source; et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

46.) ...

47.) ...

48.) ...

49.) Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles et tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage, et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphêmes, protéger les



personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un soldat de J. C. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les loix d'une discipline chrétienne. Il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

50 ) Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entière, et ne conçoit d'autre confiance que celle qui est tou-



dée sur le nom du seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat, et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse; enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle, et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie victoire. Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat; et d'un ton sévère: *Arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas entre nos mains; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le seigneur ne nous favorise.* A ces mots, il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

54.) Qu'il est difficile, Mrs., d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe toute entière. On s'attribue une supériorité de



puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes de ses temples, des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au seigneur, des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels.

52.) C'étoit dans ces occasions que Mr. de Turenne se dépouillant de lui même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui elle appartenoit légitimement. ... Enfin il commence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'empire.

53.) Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. ... Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenoit l'essor pour se sauver



dans les montagnes cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

54.) Hélas! nous savions tous ce que nous pouvions espérer; et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il devoit en coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible mais juste dans vos conseils! .. vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous trappez, quand il vous plait, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

55.) N'attendez pas, Mrs., que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que



je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les per-tes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art, une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

56. ) Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours: je me trouble, Mrs.: Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et rani-mé par la vengeance, tout le camp demeure im-mobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occ



cupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

57.) Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une paix éternelle à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de J. C. pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant soi-même par ses soupirs et par ses larmes, regrette le passé, admire le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un



homme seul est une calamité publique.

58.) Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que cendre et poussière, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de la sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? ...

59.) Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abymes de vos jugements, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice; je ne veux et ne dois que les adorer. ...

60.) Tirons donc, Mrs., tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons que dans la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs le plaignent et le révèrent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son roi même; et quel roi! l'honorer de ses regrets et de ses larmes: grande et précieuse marque de tendresse et



d'estime pour un sujet; mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes; mais l'écriture m'apprend que ce que l'homme pense, que l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume qu'il a si généreusement défendu; mais après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugements de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines: Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

61.) O mort trop soudaine, mais pourtant depuis long-temps prévue! combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-



tu ravis ? Nous eussions vu, quel spectacle ! au milieu des victoires et des triomphes, mourir humblement un chrétien. . . .

62.) . . .

#### P É R O R A I S O N .

63.) Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs, voilà des charités qu'il a faites, ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné, voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous, et pour dire encore plus,



voilà le sang que Jesus-Christ a versé pour lui.

64.) Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce, et toujours désirable.





S E R M O N  
D E B O U R D A L O U E

S U R

L A P E N S É E D E L A M O R T .

*Prononcé le Mercredi des Cendres.*

*(Peu après la mort de l'Archevêque de Paris.)*

Memento homo quia pulvis es, et in pulverem revertis.

*Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. (Ce sont les paroles de l'église dans la cérémonie de ce jour.)*

E X O R D E .

65.) Il seroit difficile, Chrétiens, de ne pas s'en souvenir, lorsque la providence nous en donne une preuve si récente, mais si douloureuse et si sensible pour nous. Cette église où nous sommes assemblés, et que nous vîmes il n'y a que trois jours, occupée à pleurer la perte de son aimable prélat, et à lui rendre les devoirs



funèbres, nous prêche, par son deuil, cette vérité, bien mieux que je ne puis le faire par toutes mes paroles. Elle regrette un pasteur qu'elle avoit reçu du ciel comme un don précieux; mais que la mort, par une loi commune à tous les hommes, vient de lui ravir. Ni la noblesse du sang, ni l'éclat de la dignité, ni la sainteté du caractère, ni la force de l'esprit, ni les qualités d'un cœur bienfaisant, droit, religieux, ennemi de l'artifice et du mensonge: rien n'a pu le garantir du coup fatal qui nous l'a enlevé, et qui, du siège le plus distingué de notre France, l'a fait passer dans la poussière du tombeau. ...

66.) Pour profiter, mes chers auditeurs, d'une mort si chrétienne et si sainte, faisons un retour sur nous-mêmes; joignons la cendre de son tombeau à celle que l'église nous présente aujourd'hui, et tirons de l'une et de l'autre une importante instruction. Car telle est notre destinée temporelle. Voilà le terme où doivent aboutir tous les desseins des hommes, toutes les grandeurs du monde: voilà l'unique et la solide pensée qui doit nous occuper par-tout et en tout temps: *souviens-toi, homme, que tu es*



*poussière, et que tu retourneras en poussière.* Souvenez-vous-en, qui que vous soyez, riches ou pauvres, grands ou petits, monarques ou sujets; en un mot hommes, tous en général, chacun en particulier. Ce souvenir ne vous plaira pas; cette pensée vous blessera, vous troublera, vous affligera: mais en vous blessant elle vous guérira; en vous troublant et en vous affligeant, elle vous sera salutaire; et peut-être, comme salutaire, vous deviendra-t-elle enfin non seulement supportable, mais consolante et agréable. Quoi qu'il en soit, je veux vous en faire voir les avantages. ...

67.) C'est un principe dont les sages mêmes du paganisme sont convenus, que la grande science ou la grande étude de la vie est la science ou l'étude de la mort; et qu'il est impossible à l'homme de vivre dans l'ordre et de se maintenir dans une vertu solide et constante, s'il ne pense souvent qu'il doit mourir. Or je trouve que toute notre vie, ou pour mieux dire tout ce qui peut être perfectionné dans notre vie et par la raison et par la foi, se rapporte à trois choses: à nos passions, à nos délibéra-



tions, à nos actions. ... Des passions à ménager en réprimant leurs saillies et en modérant leur violence; des conseils à prendre en se préservant et des erreurs qui les accompagnent, et des repentirs qui les suivent; des devoirs à accomplir, et dont la pratique doit être prompte et fervente. Or pour tout cela, Chrétiens, je prétends que la pensée de la mort nous suffit, et j'avance trois propositions qui vont faire le partage de ce discours.

68. ) La pensée de la mort est le remède le plus souverain pour amortir le feu de nos passions : c'est la première partie.

La pensée de la mort est la règle la plus inflexible pour conclure sûrement dans nos délibérations : c'est la seconde partie.

La pensée de la mort est le moyen le plus efficace pour nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions : c'est la dernière partie. ...

#### P R E M I È R E P A R T I E.

69. ) Pour amortir le feu de nos passions, il faut commencer par bien les connoître; et pour



les connoître parfaitement, dit St. Chrysostome, il suffit de comprendre qu'elles sont vaines, insatiables et injustes. Qu'elles sont vaines, par rapport aux objets auxquels elles s'attachent; qu'elles sont insatiables et sans bornes, et par là incapables d'être jamais satisfaites et de nous satisfaire nous-mêmes; enfin qu'elles sont injustes, dans les sentiments présomptueux qu'elles nous inspirent, lorsqu'aveuglés et enflés d'orgueil, nous prétendons nous distinguer en nous élevant au-dessus des autres. Voilà en quoi St. Chrysostome a particulièrement fait consister le désordre des passions humaines. Il nous falloit donc, pour en réprimer les mouvements déréglés, quelque chose qui nous en decouvrit sensiblement la vanité; qui les soumettant à la loi d'une nécessité souveraine, les bornât dans nous malgré nous; et qui faisant cesser toute distinction, les réduisit au grand principe de la modestie, c'est-à-dire à l'égalité que Dieu a mise entre tous les hommes; et nous obligeât, qui que nous soyons, à nous rendre au moins justice, et à rendre aux autres sans peine les devoirs de la charité. Or ce sont, mes chers auditeurs, les



merveilleux effets que produit infailliblement dans les âmes touchées de Dieu, le souvenir et la pensée de la mort.

70.) Nos passions sont vaines; et pour nous en convaincre, il ne s'agit que de nous former une juste idée de la vanité des objets auxquels elles s'attachent. Cela seul doit éteindre dans nos cœurs ce feu de la concupiscence qu'elles y allument, et c'est l'importante leçon que nous donne l'esprit saint dans le livre de la Sagesse. Car, avouons-le, Chrétiens, tout le temps que les biens de la terre nous paroissent grands et que nous les supposons grands, il nous est comme impossible de ne pas les aimer, et en les aimant, de ne pas en faire le sujet de nos plus ardentes passions. Quelque raison qui s'y oppose, quelque loi qui nous le défende, quelque religion qui nous en détourne, la cupidité l'emporte, et préoccupés de l'apparence spécieuse du bien qui nous flatte et qui nous séduit, nous fermons les yeux à toute autre considération, pour suivre uniquement l'attrait et le charme de notre illusion. Si nous résistons quelquefois, et si pour obéir à Dieu, nous remportons sur



nous quelque victoire, cette victoire, par la violence qu'elle nous coûte, est une victoire forcée. La passion subsiste toujours; et l'erreur où nous sommes que ces biens qu'idolâtre le monde sont des biens solides, capables de nous rendre heureux, nous fait concevoir des désirs extrêmes de les acquérir, une joie immodérée de les posséder, une crainte mortelle de les perdre. Nous nous affligeons d'en avoir peu, nous nous applaudissons d'en avoir beaucoup; nous nous allarmons, nous nous troublons, nous nous désespérons, à mesure que ces biens nous échappent et que nous nous en voyons privés: pourquoi? parce que notre imagination prévenue et trompée nous les représente comme des biens réels et essentiels dont dépend le parfait bonheur.

71.) Pour nous en détacher, dit St. Chrysostome, le moyen le plus sûr, le moyen inmanquable est de nous en détromper. Car du moment que nous en comprenons la vanité, ce détachement nous devient facile, il nous devient même comme naturel: ni l'ambition, ni l'avarice, si j'ose m'exprimer ainsi, n'ont plus de



prise sur nous. Bien loin de nous empressez à nous procurer les avantages du monde par des voies indirectes et illicites, à peine pouvons-nous, convaincus de leur futilité, donner une attention raisonnable à la conservation des biens dont nous sommes légitimement pourvus; et cela est fondé sur ce que d'après cette conviction, les biens du monde nous paroissent peu dignes de nos soins, beaucoup moins de nos empressements, et nullement de nos inquiétudes. Or d'où nous vient cette conviction salutaire? du souvenir de la mort religieusement méditée.

72.) Car la mort, ajoute St Chrysostome, est à notre égard la preuve palpable et sensible du néant de toutes les choses humaines, pour lesquelles nous nous passionnons. C'est elle qui nous le fait connoître; tout le reste nous en impose; la mort seule est le miroir fidelle qui nous montre sans déguisement l'instabilité, la fragilité, la caducité des biens de cette vie; qui nous désabuse de toutes nos erreurs, qui détruit en nous tous les enchantements de l'amour du monde, et qui des ténèbres mêmes du



tombeau, nous fait une source de lumière dont nos esprits et nos sens sont également pénétrés. *Dans ce jour*, dit l'écriture en parlant des enfants du siècle livrés à leurs passions, *toutes leurs pensées s'évanouiront*. Le jour de la mort, que nous nous figurons plein d'obscurité les éclairera et dissipera tous les nuages, dont la vérité jusqu'alors avoit été enveloppée pour eux. Ils cesseront de croire ce qu'ils avoient toujours cru; et ils commenceront à voir ce qu'ils n'avoient jamais vu. Ce qui faisoit le sujet de leur estime, deviendra le sujet de leur mépris; ce qui leur donnoit de l'admiration, les remplira de confusion; il se fera dans leur esprit une espèce de révolution générale dont ils seront surpris, saisis, effrayés. Les idées chimériques qu'ils avoient du monde et de sa prétendue félicité s'effaceront tout-à-coup, et même s'anéantiront: *toutes leurs pensées périront*. Et comme leurs passions n'auront point eu d'autre fondement que leurs pensées; que leurs pensées périront, selon l'expression du prophète, leurs passions périront aussi; c'est-à-dire qu'ils n'auront plus ni cet entêtement de se pousser, ni



ces désirs de s'enrichir, parce qu'ils verront dans un plein jour la futilité, et si j'ose parler ainsi, l'extravagance de tout cela. Or que faisons-nous, quand durant la vie, nous nous occupons du souvenir de la mort? Nous anticipons ce dernier jour, ce dernier moment; et sans attendre que la catastrophe et le dénouement des intrigues du monde nous développe malgré nous ce mystère de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de saintes réflexions. Car quand je me propose devant Dieu le tableau de la mort, j'y contemple dès à présent toutes les choses du monde sous le même point de vue sous lequel la mort me les fera considérer; j'en porte le même jugement que j'en porterai; je les reconnois méprisables comme je les reconnoîtrai; je m'y reproche de m'y être attaché, comme je me le reprocherai; je déplore en cela mon aveuglement, comme je le déplorerais; et dès lors ma passion se refroidit, la concupiscence n'est plus si vive, je n'ai plus que de l'indifférence pour ces biens passagers et périssables; en un mot, je meurs à tout, d'esprit et de cœur, parce que je prévois que bientôt j'y



dois mourir réellement et par nécessité.

73.) Et voilà, mes chers auditeurs, le secret admirable que David avoit trouvé pour tenir en bride ses passions, et pour conserver jusque dans le centre du monde, la cour, ce parfait détachement du monde, où il étoit parvenu. Que faisoit ce saint roi? Il se contentoit de demander à Dieu comme une souveraine grace, *qu'il lui fît connoître sa fin*; il lui demandoit qu'il lui fît même sentir *combien il en étoit proche*, afin qu'il sût, mais d'une science efficace et pratique *le peu de temps qui lui restoit encore à vivre*. Il ne doutoit pas que cette seule pensée: il faut mourir, ne fût suffisante pour éteindre le feu de ses passions les plus ardentes. En effet, ajoutoit-il, *vous avez, Seigneur, réduit mes jours à une mesure bien courte*, et par là, tout ce que je suis, tout ce que je puis désirer ou espérer d'être, *n'est qu'un pur néant devant vous*. Devant moi, ce néant est quelque chose, et même toutes choses; mais devant vous, ce que j'appelle toutes choses, se confond et se perd dans ce néant; et la mort, que tout homme vivant doit regarder comme sa



destinée inévitable, fait généralement et sans exception de tous les biens qu'il possède, de tous les plaisirs dont il jouit, de tous les titres dont il se glorifie, *comme un abyme de vanité*. L'homme mondain n'en convient pas et il affecte même de l'ignorer; mais il est pourtant vrai que *sa vie n'est qu'une ombre et une figure qui passe*. Il se trouble, et comme mondain, il est dans une continuelle agitation: mais il se trouble inutilement, *parce que c'est pour des entreprises que la mort déconcertera, que la mort renversera. ...*

74.) N'est-ce pas ce que nous éprouvons tous les jours? Car, disons la vérité, mes chers frères; si nous ne devions point mourir, ou si nous pouvions nous affranchir de cette dure nécessité qui nous rend tributaires de la mort, quelque vaines que soient nos passions, nous ne voudrions jamais en reconnoître la vanité; jamais nous ne voudrions renoncer aux objets qui les flattent, et quelles nous font tant rechercher. On auroit beau nous redire tout ce qu'en ont dit les philosophes; procéder par la voie du raisonnement et des démonstrations; nous pren-



drions tout cela pour des subtilités encore plus vaines que la vanité dont on voudroit nous convaincre. Sans le souvenir de la mort, nous verrions bientôt jusqu'à notre raison s'armer contre nous-mêmes et s'accorder avec la passion.

75.) Mais quand on nous dit qu'il faut mourir et quand nous nous le disons à nous-mêmes, ah! Chrétiens, notre amour-propre, tout ingénieux qu'il est, n'a plus de quoi se défendre. Il se trouve désarmé par cette pensée; la raison prend l'empire sur lui, et, sans résistance, il se soumet au joug de la foi. Pourquoi cela? parce qu'il ne peut plus désavouer sa propre foiblesse, que la vue de la mort non seulement lui découvre, mais lui fait sentir. ... D'où vient, demande St. Chrysostome, que la pensée de la mort fait sur nous une impression plus forte, et qu'elle nous dévoile mieux que toute autre considération, la vanité des biens créés? Parce que toutes les autres considérations ne renferment tout au plus que des témoignages et des preuves de cette vanité; au lieu que la mort est l'essence même de cette vanité, ou que c'est la mort qui fait cette vanité. Ne nous étonnons



donc pas que la mort ait une vertu spéciale pour nous détacher de tout. Et telle étoit l'excellente conclusion que tiroit St. Paul pour porter les premiers fidèles à s'affranchir de la servitude de leurs passions. Le temps est court, leur disoit-il; et que s'en suit-il? que vous devez vous réjouir comme ne vous réjouissant point; posséder comme ne possédant point; user de ce monde comme n'en usant pas. Quelle conséquence! elle est admirable, reprend St. Augustin; parce qu'en effet se réjouir et devoir mourir, posséder et devoir mourir, être honoré et devoir mourir, c'est comme être honoré et ne pas l'être, posséder et ne posséder pas, se réjouir et ne pas se réjouir. Car ce terme, mourir, est un terme de privation et de destruction, qui abolit qui anéantit tout; qui, par une propriété toute opposée à celle de Dieu, nous montre les choses qui sont comme si elles n'étoient pas; au lieu que Dieu, selon l'écriture, appelle celles qui ne sont pas, comme si elles étoient.

76.) Non seulement nos passions sont vaines; mais quoique vaines, elles sont insatiables et sans bornes. Car quel ambitieux entêté de sa



fortune et des honneurs, s'est jamais contenté de ce qu'il étoit? Quel avare dans la poursuite et la recherche des biens de la terre, à jamais dit, c'est assez? Quel voluptueux esclave de ses sens, a jamais mis fin à ses plaisirs? La nature, dit ingénieusement Salvien, s'arrête au nécessaire; la raison veut l'utile et l'honnête; l'amour-propre, l'agréable et le délicieux; mais la passion veut le superflu et l'excessif. Or ce superflu est infini; mais cet infini, tout infini qu'il est, trouve, si nous le voulons, ses limites et ses bornes dans le souvenir de la mort, comme il les trouvera malgré nous dans la mort même. Car si, me servant des paroles de l'église: *homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière*, j'adresse cet arrêt à tout ce qu'il y a d'ames passionnées dans cet auditoire; ne suffira-t-il pas pour modérer, affoiblir, anéantir ces désirs vastes et incommensurables qui les tourmentent toujours et qu'on ne remplit jamais? Puis leur faisant la même invitation que firent les Juifs à J. C. quand ils le prièrent d'approcher du tombeau de Lazare, et qu'ils lui dirent: *Venez et voyez*, je leur dirai:



Venez avarés; vous brûlez d'une insatiable cupidité, dont rien ne peut amortir l'ardeur; et parce que cette cupidité est insatiable, elle vous fait commettre mille iniquités; elle vous endurecit aux misères des pauvres et vous jette dans un profond oubli de votre salut. Considérez ce cadavre, venez et voyez! C'étoit un homme de fortune comme vous; en peu d'années il s'étoit enrichi comme vous; comme vous, il a eu la folie de vouloir laisser après lui une maison opulente et des enfants avantageusement pourvus. Voyez-le maintenant, voyez la nudité, la pauvreté où la mort l'a réduit. Où sont ses revenus? ses richesses? ses meubles somptueux et magnifiques? A-t-il quelque chose de plus que le dernier des hommes? Cinq piés de terre, un suaire, la pourriture qui l'attend: voilà tout. Qu'est devenu le reste? Venez, homme du monde, idolâtre d'une fausse grandeur, vous êtes possédé d'une ambition qui vous dévore; et parce que cette ambition n'a point de termes, elle vous ôte tout sentiment de religion, elle vous occupe, elle vous séduit, elle vous enivre. Voyez, considérez ce sépulchre: qu'y voyez-



vous ? C'étoit un seigneur de marque comme vous, peut-être plus que vous ; distingué comme vous par sa qualité, sur le point d'arriver au comble des honneurs. Le reconnoissez-vous ? voyez-vous où la mort l'a fait descendre ? à quoi elle a borné ses grandes idées ? comme elle s'est jouée de ses prétentions ? réglez donc les vôtres en conséquence. ...

77.) Enfin nos passions sont injustes, soit dans les sentiments qu'elles nous inspirent pour notre propre avantage, soit dans ceux qu'elles nous font concevoir au désavantage des autres ; mais la mort nous réduit au terme de l'équité, et nous oblige par son souvenir à nous faire justice à nous-mêmes, et à la faire aux autres de nous-mêmes. En effet, quand nous ne pensons pas à la mort, la bride est lâchée à toutes nos passions, à tous nos défauts ; ... mais méditons la mort, et bientôt elle nous apprendra à nous rendre justice et à la rendre aux autres. Nous prononcerons plus impartialement sur nos fiertés, nos hauteurs, nos dédains, nos mépris, nos sensibilités, nos délicatesses, nos envies, nos vengeances, nos chagrins, nos violences, nos em-



portements. ... Pourquoi? c'est que le souvenir de la mort nous remet devant les yeux la parfaite égalité qui se trouve entre les autres hommes et nous.

78.) Car quand on se dit avec Salomon, tout sage et tout éclairé que je puisse être, je mourrai néanmoins comme l'insensé; avec David; nous sommes les divinités du monde, les enfants du Très-Haut; mais nous mourrons comme les hommes; quand, selon l'expression de l'écriture, on descend encore tout vivant et en esprit dans le tombeau; et que le savant s'y voit confondu avec l'ignorant, le noble avec l'artisan, le plus fameux conquérant avec le plus vil esclave: même terre qui les couvre, mêmes ténèbres qui les environnent, mêmes vers qui les rongent, même corruption, même pourriture, même poussière; quand, dis-je, on vient à faire ces réflexions, et à considérer que ces hommes au-dessus desquels on se place si haut dans sa propre estime; que ces hommes à qui on est si jaloux de faire sentir son pouvoir et sur qui on veut prendre un empire si absolu, que ces hommes pour qui on n'a ni compassion, ni



charité, ni condescendance, ni égards; que ces hommes de qui on ne peut rien supporter, et contre lesquels on agit avec tant d'animosité et de rigueur, sont néanmoins des hommes comme nous, de même nature de même espèce que nous; ou si vous voulez, que nous ne sommes que des hommes comme eux, aussi foibles qu'eux, aussi sujets qu'eux à la mort et à toutes ses suites: ah, mes chers auditeurs, c'est bien alors qu'on entre dans d'autres dispositions; c'est alors qu'on sent que d'homme à homme il n'y a pas tant de différence. . . . On a de la douceur, de la retenue de l'honnêteté, de la complaisance, de la patience; on sait compatir, prévenir, excuser, soulager, rendre de bons offices et obliger. Saints et salutaires effets de la pensée de la mort! C'est le remède le plus souverain pour amortir le feu de nos passions; c'est encore la règle la plus infallible pour conclure dans nos délibérations. Vous allez le voir dans la seconde partie.

Cette première partie ramenée au raisonnement philosophique, nous offre le sylogisme suivant:

Ce qui nous fait connoître la vanité de nos passions,



qui est de nature à y mettre des bornes, et à nous rendre justes envers nous-mêmes et envers les autres, est le remède le plus efficace pour amortir le feu des passions ;

Or la pensée de la mort nous fait connoître la vanité de nos passions ( 70—76. ) ; elle est de nature à y mettre des bornes ( 76—77. ) ; et elle nous rend justes envers nous-mêmes et envers les autres ( 77—79. ) ;

Donc la pensée de la mort est le remède le plus souverain pour amortir le feu de nos passions.

## S E C O N D É   P A R T I E.

79.) Quelque pénétration que nous ayons, et de quelque force d'esprit que nous puissions nous piquer, l'écriture nous dit que nos pensées sont timides et nos prévoyances incertaines. ... En effet, les vues courtes et bornées d'une foible raison qui nous sert de guide, n'empêche pas que nous ne soyons exposés aux funestes égarements qui engageoient St. Paul à nous avertir d'opérer notre salut avec crainte et tremblement. Comme nos pensées sont timides, l'écriture ajoute que nos prévoyances sont incertaines, parce que l'avenir n'étant pas à notre disposition, et Dieu s'en étant réservé la connoissance, nos précautions ne nous assurent pas



que ce que nous entreprenons, quoiqu'avec des intentions pures, soit bien entrepris; que nous n'aurons point lieu de nous en repentir un jour; que notre conscience ne nous le reprochera jamais; et que ce qui nous a paru innocent pendant la vie, ne sera point à la mort la matière de nos regrets et de notre désespoir. ... Il seroit donc important pour nous de trouver un moyen qui nous délivrât de ces incertitudes affligeantes, de ces craintes si opposées à la paix intérieure de nos âmes; qui, dans les occasions où il s'agit de nos devoirs, nous mît en état de conclure toujours sûrement et nous préservât également de l'erreur et du repentir. Or je soutiens que le moyen le plus sûr d'arriver à ce point, est le souvenir de la mort. Pourquoi? parce que le souvenir de la mort est une application vive et touchante que nous nous faisons à nous-mêmes, de la fin dernière qui doit être le solide fondement de toutes nos délibérations; et qu'il est certain qu'en nous occupant fréquemment du souvenir de la mort, nous prévenons ainsi tous les remords et les troubles dont, sans lui, pourroient être suivies nos délibérations.



80.) Pour bien délibérer et pour bien résoudre, il faut toujours avoir devant les yeux cette fin dernière, règle de tout, et à laquelle par conséquent doit aboutir tout ce que nous nous proposons dans le monde, comme chaque rayon d'un cercle aboutit au centre. J'entends par la fin dernière, ce souverain bien, cet unique nécessaire, ce salut que nous ne devons jamais perdre de vue et dont toutes nos actions doivent dépendre essentiellement et immédiatement. C'est un axiome indubitable dans la morale chrétienne, et un principe universellement reçu. Mais comment avoir toujours ce regard fixe sur un objet aussi élevé que celui-là, et pouvoir être assez attentif sur soi-même pour observer dans chaque action de la vie le rapport qu'elle a, je ne dis pas à la fin particulière et prochaine qui nous fait agir; mais à la fin commune et plus éloignée où nous devons tous aspirer? C'est, mes chers auditeurs, d'envisager et de prévoir la mort. Malgré nous-mêmes, elle nous rappelle toute l'éternité qui la suit; elle la rapproche de nos yeux comme un rayon de lumière, mais un rayon vif et perçant qui se



répand dans nos esprits ; et par là , elle nous découvre tout ce qu'il y a dans nos entreprises et dans nos desseins de bon ou de mauvais , de sûr ou de dangereux , d'avantageux ou de nuisible .

81. ) En effet pénétré de cette pensée , il faut mourir , je commence à juger bien plus sainement de toutes choses : dégagé de mille illusions que la mort dissipe , je vois , dans quelque occasion qui se présente , bien plus clairement et bien plus vite ce qui peut m'aider à y parvenir : et dès que je le vois , je ne balance plus sur la résolution à [prendre au sujet de ce qui m'est essentiellement salutaire ou préjudiciable . Je dis sans hésiter : ceci m'est pernicieux , ou m'exposera , ou me perdra . Puisqu'il m'est pernicieux , je dois donc le rejeter ; puisqu'il m'est utile , je dois donc le prendre ; puisqu'il m'exposera , je dois donc le craindre ; et puisqu'il me perdra , je dois donc l'éviter . Sans la pensée de la mort , cette considération de ma dernière fin ne feroit tout au plus sur moi qu'une impression superficielle qui ne m'empêcheroit pas de donner dans mille écueils . Mais quand je médite la mort et l'éternité qui en est inséparable , je ne



puis plus me distraire de cette fin bienheureuse à laquelle je suis appelé et pour laquelle j'ai été créé. Je me trouve déterminé à la faire entrer dans tous les intérêts que je recherche, dans tous les droits que je poursuis, et parce que cette fin ainsi appliquée est la règle infallible du mal qu'il faut fuir, et du bien qu'il faut pratiquer, la méditation de la mort devient pour moi, selon l'écriture, un fonds de prudence et d'intelligence. ...

82. ) Voyons les différentes circonstances de la vie de l'homme, circonstances dans lesquelles la pensée de la mort influe sur une détermination solide et sûre. S'agit-il de choisir un état de vie? choisissez-le comme devant mourir un jour, et vous verrez si la tentation et le désir de vous élever, vous fera prendre un vol trop haut. Est-il question de régler l'usage de vos biens? réglez-le comme devant bientôt les perdre, parce qu'il faudra bientôt mourir; et vous verrez si l'attachement aux richesses tiendra votre cœur étroitement resserré dans les bornes d'une avare convoitise. Vous propose-t-on un intérêt, un gain, un profit? examinez-le comme un objet



sur lequel il faudra rendre compte à la mort; et vous verrez si les maximes du monde vous y font rien hasarder contre les loix de la conscience. Êtes-vous embarqué dans une affaire, avez-vous un différend à terminer? Videz l'une et l'autre comme vous voudriez l'avoir fait, s'il falloit mourir à l'instant; et vous verrez si l'entêtement ou l'orgueil vous fera oublier les loix de la justice et manquer aux devoirs de la charité. Non, Chrétiens, il n'y aura plus rien à craindre pour vous. La seule pensée que vous devez mourir, corrigera vos erreurs, détruira vos préjugés, arrêtera vos précipitations, servira de frein à vos empressemens, et de contre-poids à vos légèretés. ... Il y a des pièges et des dangers dans le chemin où nous marchons, puisqu'il y en a partout; mais la vue de la mort nous préservera de tous les pièges et de tous les dangers. Si donc, dans toutes nos démarches nous avons à regretter les suites précipitées d'une détermination prise trop à la légère, ne l'imputons point à Dieu, ne l'imputons pas même à notre misère; n'en accusons que notre infidélité qui éloigne de nous le souvenir de la



mort, souvenir si nécessaire, parce que nous le considérons comme un objet fâcheux et désagréable; ce qui, par une suite inévitable, nous expose à tous les égarements où nous nous laissons entraîner.

83.) De là résulte un autre avantage, qui est comme une conséquence du premier. Car pour délibérer sagement, il faut prévenir les inquiétudes, bien plus encore les repentirs et le désespoir dont nos résolutions pourroient être suivies; puisque, comme le dit St. Bernard, ce qui doit être le sujet d'un repentir, ne peut être le conseil d'un homme sensé. Or, d'où peut venir un effet aussi avantageux que celui-là? qui peut nous mettre en état de dire si nous le voulons, de le dire à chaque moment: je prends un parti dont je ne me repentirai jamais; ce que je fais, je me saurai éternellement bon gré de l'avoir fait: qui le peut, Chrétiens? Usage fréquent de ce que j'appelle la science pratique de la mort. Pourquoi? parce que la mort, dit St. Augustin, étant le terme où aboutissent tous les desseins des hommes, c'est là-même que naissent leurs repentirs les plus douloureux. Mais le se-



cret de les prévenir, c'est de prévenir autant qu'il est possible, le moment de la mort. Et comment? en se demandant à soi-même: quel sentiment aurai-je à la mort, de ce que j'entreprends aujourd'hui? ce que je vas faire me troublera-t-il alors? me consolera-t-il? me donnera-t-il de la confiance? me causera-t-il des regrets? l'approuverai-je? Car pour chacune de ces questions, nous avons en nous une réponse générale, mais décisive, sur laquelle nous pouvons faire fonds, et cette réponse est la réponse de la mort. Raisonnons-nous selon les principes de la vie, les réponses que nous nous rendons, nous entretiennent dans un dérèglement de conduite qui fait que nous nous repentons de ce qui devoit nous consoler; que nous nous applaudissons de ce qui devoit nous affliger; mais la pensée de la mort redresse, si je puis ainsi parler, tous ces sentiments. Elle ne nous donne de joie, de douleur, de repentirs, que pour ce qui doit être le vrai sujet de notre joie, de notre douleur, de nos repentirs. ... Or c'est bien ici que la prudence des justes, triomphe de la témérité des impies. Car enfin, mon frère,



dirois-je avec St. Jérôme à un libertin du siècle, quelque endurci que vous soyez dans vos égarements, quelque tranquille que vous paroissiez en commettant vos excès, quelque force d'esprit que vous marquiez lorsqu'il faut vous y résoudre; votre malheur est de ne pouvoir faire un retour sur vous-même, sans porter contre vous ce triste arrêt: je vais faire un pas qui me jettera dans le plus cruel désespoir, du moins à la mort, et que je voudrois alors réparer par le sacrifice de ma vie.

84.) Je sais qu'autant qu'il est en vous, vous étouffez ce sentiment; mais je sais aussi qu'il n'est pas toujours en votre pouvoir d'y réussir. Je sais que cette réflexion vient jusqu'au milieu de vos plaisirs, dans les moments les plus heureux en apparence, vous saisir, vous troubler, et qu'au fond de l'ame elle vous fait bien payer avec usure cette fausse tranquillité qui ne consiste que dans des dehors trompeurs. Mais moi, pour me garantir de ces allarmes et de ces agitations secrètes, j'aime à m'occuper du souvenir de la mort, afin qu'un remords piquant et importun ne l'excite pas en moi contre moi. Au



lieu de laisser les repentirs exercer sur moi leur aiguillon à l'approche de ma mort, je veux maintenant me remplir de cette idée, que je me repentirois, afin de jamais ne me repentir. Et qu'y a-t-il de plus désirable pour moi, que d'avoir en moi ce qui me répond de moi, ce qui me sert à régler toutes mes démarches, à mesurer mes pas, à en découvrir les suites fâcheuses et à les éviter? Avec cela que puis-je craindre, ou que ne puis-je pas entreprendre? Pensée de la mort, remède le plus souverain pour amortir le feu de nos passions; règle la plus infallible pour conclure sûrement dans nos délibérations; enfin motif le plus efficace pour nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions. C'est la troisième partie.

L'analyse de cette seconde partie, nous présente le raisonnement suivant:

Ce qui stable nos délibérations sur le fondement le plus solide, et qui prévient tous les remords dont elles pourroient être suivies, doit être une règle infallible d'y conclure sûrement.

Or la pensée de la mort stable nos délibérations sur le fondement le plus solide (80—83.); elle prévient tous les remords qui pourroient les suivre (83—85.);



Donc la pensée de la mort est une règle infaillible pour conclure sûrement dans nos délibérations.

TROISIÈME PARTIE.

85.) C'est de la ferveur de nos actions que dépend la sainteté de notre vie; et c'est la sainteté de notre vie qui doit rendre notre mort précieuse devant Dieu. Voilà, dit St. Chrysostome, l'ordre naturel que Dieu a établi pour ses élus, et dont on peut dire que sa providence ne peut pas même nous dispenser. Ce qui renverse ce bel ordre, c'est un fonds de lâcheté et de tiédeur. Tiédeur si hautement réprouvée dans l'écriture. Tiédeur qui corrompt nos meilleures actions, je veux dire celles auxquelles la religion nous engage par devoir. . . . Il s'agit, Chrétiens, de combattre cette lâcheté, qui seule est capable de nous perdre. Il s'agit de la surmonter; et c'est ce que J. C. a voulu particulièrement nous apprendre. Car qu'est-il venu faire sur la terre? Il est venu allumer dans le cœur des hommes le feu de la charité et le zèle des bonnes œuvres; telle est la fin de sa mission. Or les motifs qu'à cet effet il pouvoit nous proposer, sont sans



doute la proximité de la mort, l'incertitude du moment de la mort, qu'il nous a si souvent représentée comme le sujet de notre vigilance et d'une continuelle attention. ...

86.) Oui, Chrétiens, il faut travailler avec cette ferveur d'esprit qui doit être l'ame de toutes nos actions, parce que nous approchons de notre terme: premier motif qui confond notre lâcheté. Marchez, disoit le Sauveur du monde, tandis que la lumière vous éclaire; pourquoi? parce que la nuit vient, où personne ne peut plus agir. Veillez; pourquoi? parce que le fils de l'homme, que vous attendez, est déjà à la porte. Négociez et faites profiter les talents que vous avez en main; pourquoi? parce que le maître qui vous les a confiés, est sur le point de revenir et de vous en demander compte. Tenez vos lampes allumées; pourquoi? parce que voici l'époux qui arrive. Hâtez-vous de porter des fruits, parce que c'est bientôt le temps de la recolte. Que vouloit-il nous faire entendre par là? Ah! Chrétiens, ces paraboles, toute mystérieuses quelles sont, s'appliquent assez d'elles-mêmes, et nous font connoître malgré



nous notre folie, lorsque nous proposant la mort dans un éloignement imaginaire, nous croyons avoir droit de nous relâcher dans la pratique de nos devoirs. Car tel est notre aveuglement, et voilà l'erreur dont J. C. veut nous détromper. Cette *marche* qu'il nous ordonne, n'est rien autre chose que l'avancement et les progrès dans le chemin du salut; cette *veille*, rien que l'attention sur nous-mêmes; ce *négoce*, rien que le bon usage du temps; ces *lampes allumées*, rien que l'édification d'une vie exemplaire; ces *fruits*, rien que les œuvres de sanctification; et ce *jour de la recolte*, ce *retour du maître*, cette *arrivée de l'époux*, cette *nuit qui vient*, n'étoit dans le langage du Fils de Dieu, que les symboles d'une mort prochaine. Comme si la sagesse éternelle ne connoissoit rien de plus propre à nous embraser d'un zèle ardent, et à nous retirer d'une vie tiède et languissante, que la pensée de la mort.

87.) En effet, Chrétiens, dussions-nous vivre des siècles entiers, Dieu nous laissât-il aussi long-temps sur la terre que les patriarches fondateurs du monde, nous aurions encore mille



raisons de nous reprocher nos relâchements. Quelque éloignée que fût la mort, chacune de nos actions se rapportant à l'éternité, pouvant nous mériter une récompense éternelle, il seroit toujours juste qu'elle fût digne de Dieu, digne de la récompense que nous attendons de lui; et malheur à nous, si nous faisons jamais l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais être à la veille de paroître devant Dieu, et demeurer tranquille dans une vie négligente; toucher de près au terme où l'on ne peut plus rien faire, et ne pas redoubler ses soins par une vie plus agissante; avoir déjà la mort à ses côtés, et ne pas s'empresser d'arriver à la sainteté par une vie fervente: il n'y a, mes chers auditeurs, qu'une stupidité grossière, ou qu'une infidélité au moins commencée, qui puisse aller jusque là. C'est néanmoins notre état, et l'état le plus déplorable. J. C. nous dit en termes exprès: *me voici, j'arrive à l'instant, j'ai ma récompense avec moi*, pour donner à chacun selon ses œuvres.... Hâtez-vous donc, conclut le Seigneur, en s'adressant à une ame paresseuse et lente; chargez-vous de dépouilles, faites-vous un riche butin de



tant d'actions vertueuses que vous omettez, que vous négligez, et dont vous perdez le mérite. Toute l'écriture nous fournit des encouragements semblables dans l'ancien et le nouveau testament; mais ils ne suffisent pas pour vous réveiller de votre assoupissement; vous restez plongés dans la même langueur; et pourquoi? parce que vous n'avez jamais bien considéré la brièveté de votre vie.

88.) Car enfin, si vous et moi, mes frères, nous étions bien convaincus qu'il ne nous reste que fort peu de temps; si nous disions avec St. Paul, je sens que je vais mourir et que le temps de ma dissolution approche, si un ange venoit nous annoncer que notre dernière heure sonnera demain: que ferions-nous, ou plutôt que ne ferions-nous pas? Cette seule idée qui n'est de ma part qu'une pure supposition, suffit, au moment où je vous parle, pour vous toucher, vous frapper, vous animer. Nous ferions tout, et en faisant tout, nous croirions encore n'en pas faire assez. Ni divertissements, ni plaisirs, ni jeu ne nous dissiperoit; ni spectacle, ni compagnie ni assemblée ne nous attireroit, ni espé-



rance, ni intérêt ne nous engageroit; ni passion ni liaison ne nous arrêteroît. Pensées, désirs, actions, tout en nous seroit pour Dieu, la plus pure et la plus ardente charité embraseroit exclusivement nos cœurs; et comme un élément qui retourne vers son centre, s'y porte avec un mouvement plus rapide, ainsi plus nous avancerions vers notre terme, plus nous sentirions croître notre activité et notre zèle. Tel est le miracle que la pensée de la mort opéreroit. Or pourquoi ne l'opère-t-elle pas dès maintenant? J. C. ne s'est-il pas exprimé en termes assez précis; et la parole de Dieu a-t-elle moins d'efficacité que n'en auroit celle d'un ange?

89.) Voulez-vous savoir, Chrétiens, comment parle, et sur-tout comment agit un homme qui envisage la mort de près, et qui en fait le sujet de ses réflexions? lisez dans le prophète Isaïe (Cap. XXXVIII.), les sentiments, les expressions dont se sert le saint roi Ezéchias, et formez-vous sur son exemple. Quel langage que celui de ce religieux monarque! Par lui nous apprenons à faire toutes nos actions, comme si chacune d'elles étoit la dernière de notre vie,



Penser, parler, agir, sentir comme je penserois, comme je parlerois, comme j'agirois, comme je sentirois à la mort; voilà de quoi corriger toutes nos tiédeurs et toutes nos lâchetés, de quoi vivifier toutes nos œuvres par le souvenir de la mort et de sa proximité.

90.) Mais il m'est incertain, direz-vous peut-être, si la mort est proche ou si elle est encore éloignée de moi? Je le veux, mon cher auditeur; qu'en concluez-vous? Parce qu'il est incertain quand et quel jour vous mourrez, devez-vous en être moins actif, moins vigilant, moins fervent dans l'observation de vos devoirs; et cette incertitude qui peut-être vous sert de prétexte pour justifier vos négligences, n'est-elle pas au contraire une nouvelle raison pour les condamner? Car pourquoi le Sauveur du monde nous ordonne-t-il de veiller? ce n'est pas seulement parce que la mort est prochaine, mais parce qu'elle est incertaine, c'est-à-dire parce que nous n'en savons ni le jour ni l'heure. J. C. auroit, sans doute, bien mal raisonné, si l'incertitude de la mort autorisoit en aucune sorte nos lâchetés et nos tiédeurs. C'est ici que St. Augustin



admire la sagesse de Dieu, qui nous a caché le jour de notre mort, pour nous faire employer utilement et saintement tous les jours de notre vie.

91.) En effet, si nous connoissons précisément le jour et l'heure où nous mourrons, plus de pénitence dans la vie, plus d'exercice de piété. Tout seroit remis à la dernière année; et dans la dernière année au dernier mois; et puis à la dernière semaine, puis au dernier jour; et dans le dernier jour, à la dernière heure ou même au dernier moment. Et de là, plus de salut: pourquoi? parce que le moment de la mort n'est ni le temps des bonnes œuvres, ni le temps de la pénitence, et qu'on ne peut se sauver que par la pénitence et les bonnes œuvres. Mais le Seigneur, par une conduite admirable, également sage et miséricordieuse, nous tient dans une incertitude absolue touchant ce dernier moment, afin que nous nous tenions en garde à tous moments. Car quelle pensée est plus capable de nous renouveler sans cesse en esprit, que de nous dire: peut-être ce jour sera-t-il le dernier de mes jours: peut-être après cette confession,



cette communion, cette prédication, cette conversation, cette occupation, la mort viendra tout-à-coup m'enlever du monde, pour me transporter devant le tribunal de Dieu. Quand on porte par-tout cette idée, et que par-tout on la conserve fidèlement imprimée dans son souvenir, bien loin de se relâcher et de se laisser abattre, il n'y a plus rien qui arrête, plus rien qui étonne; plus rien qu'on n'entreprenne, à quoi on ne parvienne. On devient, suivant la peinture que l'apôtre nous a tracée, *laborieux et appliqué, prompt et ardent, infatigable dans le service du Seigneur; content par l'espérance, patient dans les maux; adonné à l'oraison, charitable envers ses frères, et toujours prêt à exercer la miséricorde; également fidelle à ses devoirs envers Dieu, son prochain et soi-même.*

92.) Disons quelque chose de plus pressant encore. . . . Il s'agit de nous déterminer à rompre nos liens coupables par un généreux effort; il s'agit de nous inspirer cette ferveur qui ravit une ame, qui l'arrache au monde purement terrestre, qui ne lui permet pas le moindre délai;



et voilà ce que doit faire l'incertitude de la mort. Car, dites-moi, pécheurs, à quoi serez-vous sensibles, si vous ne l'êtes pas au danger affreux où elle vous expose? Mourez-vous dans votre péché, vous êtes perdus, perdus sans ressource; mais tandis que vous y demeurez, ne pouvez-vous pas y mourir? y mourir à chaque instant, puisque pour vous comme pour moi, rien n'est plus incertain que la mort?

Ramenons cette troisième partie à un seul raisonnement.

Ce qui détruit en nous la lâcheté et la tiédeur avec laquelle nous agissons, est le moyen le plus efficace de nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions.

Or la pensée de la mort, en nous montrant notre fin comme prochaine (86—90), en nous la montrant comme incertaine (90—93), détruit en nous la lâcheté et la tiédeur avec laquelle nous agissons;

Donc la pensée de la mort est le moyen le plus efficace de nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions.

#### P É R O R A I S O N.

93.) Je me trompe, Chrétiens, il y a dans la mort quelque chose de certain pour nous; et quoi? c'est que nous en serons surpris. Le sau-



veur du monde ne s'est pas contenté de nous dire : veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure où viendra le fils de l'homme; il ne s'en est point tenu là; mais il a ajouté : veillez, parce que le fils de l'homme viendra à l'heure où vous ne l'attendez pas. Est-il rien de plus formel que ces paroles; et l'infailibilité de cette parole ne doit-elle pas encore redoubler mon crime, quand je vis tranquillement dans mon péché et que je néglige ma conversion? Si ce divin maître s'étoit contenté de me dire que le temps de la mort est incertain, peut-être serois-je moins coupable. Puisqu'il est incertain, dirois-je, je n'ai pas perdu tout droit d'espérer. Je suis un téméraire, il est vrai, de vouloir en courir les risques; mais enfin ma témérité ne détruit pas ma confiance : je puis être surpris, mais aussi je puis ne l'être pas; et dans la conduite que je tiens, toute aveugle qu'elle est, j'ai du moins encore quelque prétexte. Ainsi raisonnerois-je. Mais après la parole de J. C., il ne m'est plus permis de raisonner de la sorte, et je dois compter de mourir à l'heure que je n'y penserai pas. Ce n'est que par là que le fils de Dieu



me la fait connoître cette heure fatale. D'après cela, ne faut-il pas que moi-même j'aye conjuré ma perte, si dans le désordre de vie où je me trouve, je cours tranquillement les risques de ma félicité éternelle, plutôt que de prévenir ce malheur affreux qui peut devenir mon partage à chaque instant? Y avez-vous jamais, Chrétiens, fait toute la réflexion nécessaire? quelque réflexion? Maintenant même que je vous parle de la mort, pensez-vous à la mort, y pensez-vous bien, y pensez-vous efficacement? Mais si vous n'y pensez pas, à quoi pensez-vous? et si vous n'y pensez pas à présent, quand y penserez-vous, ou qui jamais y pensera pour vous? Heureux qui n'attend pas à y penser, lorsqu'il ne sera plus temps; heureux qui y pense dans la vie. C'est ainsi que la mort qui, selon l'écriture, est le châtiment du péché, en sera pour nous le remède; et nous conduira dans le sein d'une éternité bienheureuse, que je vous souhaite.

*FIN DES DISCOURS.*



## E X E M P L E S   D E T A C H E S ,

*Mais nécessaires à quelques articles.*

94.) Oserois-je, dans ce discours où la franchise et la candeur font le sujet de mes éloges, employer la fiction et le mensonge? Ce tombeau s'ouvreroit, ces ossements se rejoindroient, ces cendres se ranimeroient pour me dire : pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour personne? etc. (*Fléchier, Orais. fun. du Duc de Montausier.*)

95.) Si la douleur ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux, arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui, tous les ans, se couvroient d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des bergers qui



faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

(*Télémaque. L. II.*)

96.) On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfants, qui, les larmes aux yeux, se retiroient dans la ville. *Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes* venoient en foule, quittant les gras pâturages et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toute part *des bruits confus de gens* qui se pousoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre; qui prenoient dans ce trouble, un inconnu pour leur ami, et qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. (*Télémaque. L. I.*)

97.) Ce vieillard avoit un grand front chauve et un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute et majestueuse, son teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçants, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un vieillard si vénérable. (*Télémaque. L. II.*)

98.) Je crois que si Caton se fût réservé pour



la république, il auroit donné aux choses un tout autre tour. Cicéron avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier. Il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune : l'accessoire chez Cicéron étoit la vertu; chez Caton c'étoit la gloire. Cicéron se voyoit toujours le premier, Caton s'oublioit toujours : celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter. Je pourrois continuer le parallèle, en disant que quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit : que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions. (*Montesquieu, Considér. sur la Grand. et la Décad. des Romains.*)

## ERRATA.

Page.	Ligne.	Au lieu de	Lisez
3.	17.	géué-	géné-
4.	6.	mant	ment
13.	10.	mn	ment
25.	15.	lieu ou	lieu où
36.	3.	compassions	compassion